

L'ISOLEMENT
DE MOSCOU

par Léo COLLARD

Vue de l'extérieur et de façon superficielle, l'intervention militaire soviétique en Tchécoslovaquie peut paraître une preuve de force. En réalité, c'est tout le contraire. On ne peut, dès maintenant, prévoir quand ni comment elle se retournera contre Moscou. Mais il est certain qu'elle déterminera des conséquences considérables au sein du monde communiste.

Sans doute était-il difficile à la Russie de lâcher en liberté, dans un espace si contigu à l'Europe occidentale, un satellite dont l'importance stratégique est aussi grande. Mais, outre que rien ne permet d'affirmer que les dirigeants tchécoslovaques s'apprêtaient à passer dans le camp occidental (Tito l'a-t-il fait ?), cette seule considération d'ordre militaire ne suffit pas à expliquer la décision soviétique.

Pourquoi les dirigeants du Kremlin ont-ils attendu, palabré et, semble-t-il, hésité ? Ce n'est pas par crainte de représailles. Le seul danger, à ce point de vue, ne pouvait venir que des Etats-Unis. Or, il était hors de doute que ceux-ci ne bougeraient pas et que la réaction du « monde libre » se limiterait à des protestations platoniques. Dubcek et ses collaborateurs ne se faisaient certainement non plus aucune illusion à ce sujet.

La vérité est que les événements de Prague ne sont qu'un épisode, après d'autres bien connus, de l'évolution qui, depuis plusieurs années, se développe toujours davantage dans le monde communiste.

Le temps n'est plus, et ne reviendra plus, où Moscou en était le centre unique et incontesté. Il y en a maintenant plusieurs.

D'un côté, la figure de Lénine n'est plus évoquée que pour être opposée à celle des dirigeants actuels, dénoncés comme dévotionnistes. C'est derrière l'effigie de Mao, de Castro et de Guevara que se groupent de plus en plus les communistes d'Asie, d'Afrique, d'Amérique latine, ainsi que les contestataires d'extrême gauche du monde occidental.

D'autre part, la Russie et ses satellites européens sont entrés dans une période de mutation rendue inévitable par une évolution, lente encore mais irréversible, vers une économie où les besoins de consommation prennent une importance toujours plus grande. Ce qui doit inévitablement entraîner des transformations, non seulement des structures de production avec les conséquences sociales qui en découlent mais aussi des conditions de vie, des préoccupations individuelles, du mode de penser et des conceptions poli-

tiques. C'est moins l'idée communiste qui est mise en contestation que la façon dont elle est appliquée.

On ne peut croire que les maîtres du Kremlin ignorent tout cela. Mais il paraît évident qu'ils ne réagissent pas tous de la même façon. Chez eux, comme ailleurs, il y a des conservateurs. C'est eux qui, en fin de compte, l'ont emporté.

Ils n'ont pu se résigner à accepter un « décrochage » aux conséquences incalculables pour le bloc soviétique, tel qu'ils persistent à le concevoir et tel qu'ils entendent le conserver. Ils ont voulu le maintenir dans cette implacable rigidité monolithique qui leur paraît la seule garantie de sa survie.

Dans l'immédiat, et techniquement si l'on peut dire, l'opération a réussi. Mais, comme dans toute opération, il faut tenir compte des suites. Car on ne peut pas toujours résoudre tous les problèmes avec des tanks.

Pendant combien de temps sera-t-il encore possible de maintenir, par la force, un ensemble qui, depuis dix années, n'a cessé de se rétrécir en surface et d'être travaillé, en profondeur, par des courants centrifuges ?

Les conservateurs qui, pour le moment, triomphent au Kremlin ont dû faire un choix entre le repli d'un communisme « à la russe » à l'intérieur de ses frontières stratégiques ou son rayonnement au dehors comme doctrine universelle. L'option a été faite, finalement, dans le sens nationaliste.

Elle est grave et, sans doute, historique. Elle peut, en effet, marquer une nouvelle étape dans la chaîne de la désagrégation et des ruptures, cette fois du côté des derniers fidèles du dehors : les communistes occidentaux. Les maîtres actuels de l'U.R.S.S. ont pris ainsi le risque d'accroître leur isolement idéologique.

Que vont faire les partis communistes d'Europe occidentale ? Leurs premières réactions témoignent de leur crainte de se trouver, à leur tour, isolés et divisés. Ceux qui ont approuvé et salué Dubcek, affirmé le droit à l'autodétermination et au libre choix de la voie socialiste vont-ils demeurer logiques avec eux-mêmes ?

Ils ont dû, en tout cas, constater que leur avis n'a plus aucun poids à Moscou, à supposer qu'il en ait jamais eu. Et que le Kremlin n'a plus rien d'autre à offrir à ses croyants que la soumission inconditionnelle à une politique de force du plus pur style colonialiste.

Au bout de cette constatation, il devra y avoir, tôt ou tard, des révisions qu'il sera intéressant de suivre. Car elles seront de nature à changer bien des choses.

Los rusos contra los "manageski"

Traducimos de «L'Express» este interesante trabajo de Roger Priouret en el que explica las razones económicas de la actitud de Rusia respecto a Checoslovaquia.

La trama económica de la intervención rusa en Checoslovaquia se extiende sobre un cuarto de siglo. Pero contribuye a iluminar los acontecimientos actuales.

Lo que causaba sorpresa al viajero francés venido mucho antes de la « liberalización », era la existencia de una importante clase media. Nada semejante existía en la Unión Soviética ; allí, o se había expatriado o había sido físicamente liquidada. En Checoslovaquia, sin embargo, existía; ampliamente desposeída, es verdad, apartada de los mecanismos de las decisiones políticas, pero sobreviviendo dentro de sus costumbres y de sus relaciones. Las purgas y los grandes procesos habían sido mucho más para los militantes comunistas y socialistas. Desde lo de Munich, la clase media checa había aprendido a callar. Cambió de dictadura, y ahora doblaba la espalda a la comunista como antes lo hiciera ante la hitleriana.

Una segunda originalidad checa, explica la primera: la importancia de la industria en este país. También en este aspecto no hay nada de semejante con la Unión Soviética, donde las fábricas eran generalmente de origen reciente. En la Europa de antes de la guerra, dos grandes países iban a la cabeza en la carrera hacia la industrialización: Gran Bretaña y Alemania. Seguían dos pequeñas naciones: Suecia y Bélgica. Francia y Checoslovaquia llegaban en tercer lugar. Pero mientras que Francia vivía sobre sí misma y su Imperio, encerrada en el proteccionismo. Checoslovaquia, puesto que era más pequeña y no tenía colonias, mantenía una amplia apertura hacia el mundo exterior. Toda Europa conocía los zapatos « Bata » y los coches Skoda. El acero empleado en las fábricas checas provenía de las minas suecas cuyos accionistas eran checos.

La Unión Soviética vio inmediatamente el partido que podía sacar de esta situación. Explotó al máximo los dos países industrializados del bloque que dominaba: Alemania y Checoslovaquia.

* * *

El comercio exterior checo ha sido orientado según las necesidades soviéticas: 35 por 100 de las exportaciones iban a la propia URSS ; 25 por 100, hacia las otras democracias populares ; y una parte del resto — armas sobre todo — iban a los países que Moscú quería ayudar.

¿Han hecho « trampa » los rusos con los precios? No es seguro que así sea después de 1950. Si es verdad que vendían a los checos su petróleo y sus minerales de hierro por encima que los precios mundiales, también compraban más caros los productos manufacturados que venían de Checoslovaquia.

En realidad, no tenían necesidad de hacer trampas para que el Gobierno de Praga viera degradarse su industria. Su excedente comercial le proporcionaba rublos, y estos no eran aceptados por los países que fabricaban las mejores máquinas. Y no existe nada peor para una pequeña economía que verse englobada en un inmenso conjunto cuya productividad es más dé-

bil, pues se acondiciona a la media.

Hay más. Checoslovaquia tenía unos cuadros — precisamente esta clase media que no había sido destruida. Mientras que la Unión Soviética, que necesitaba a toda costa ingenieros técnicos y cuadros abría sin cesar el aba-

Por Roger Priouret

nico de las remuneraciones. La política de salarios en Checoslovaquia era totalmente diferente.

¿Qué era esta clase media, sino una « burguesía »? No se la había matado ni encarcelado. Solamente se la había desposeído de su capital. Para deshacerla, es decir, para proletarianarla, se le atacaba en su renta, es decir, en su salario. En una época todavía reciente, el médico cobraba netamente menos que el minero, el profesor de instituto no más que el obrero metalúrgico, el ingeniero que dirigía una fábrica apenas algo más que el obrero calificado. Cuando Alejandro Dubcek anunció un socialismo más justo », pensaba en primer lugar en derribar esta curiosa jerarquía de los salarios, que servía para acentuar la baja productividad de la industria.

Quince años de semejante régimen, han conducido la economía checa a una grave recesión en 1963. La población, que pasaba con bastante facilidad a Austria por un día, se daba cuenta de la diferencia de los niveles de vida. Entonces, los intelectuales — profesores o funcionarios — emprendieron la crítica del sistema soviético, no del

socialismo, mas sí de su aplicación por la escuela staliniana. Por otra parte, los artículos de profesor ruso Liberman dierón paso libre a las cuatro ideas clave : nada de Plan centralizado autoritario ; relativa autonomía de las empresas ; intervención de los mecanismos del mercado ; reemplazamiento en los puestos de director de los ingenieros preocupados únicamente por la producción, por los « manageski », es decir, « managers » preocupados por la buena gestión.

El señor Ota Sik ha tomado poco a poco la dirección de esta corriente. Puede decirse que en 1965, sobre el papel, la economía checa había encontrado su nuevo estilo. Quedaba por vencer a la dirección del Partido, y, sobre todo, a Antonín Novotný.

Aquí hay un misterio. La reforma de las empresas en Rusia ha sido experimentada primeramente en una pequeña escala. En 1966, Djermen Gvichiani, yerno de Alexis Kossyguin, nos decía en Moscú que alcanzaba ya a numerosos sectores industriales. Se asegura que en 1968 se ha extendido ya a la mitad de la economía soviética.

Mientras tanto, en Checoslovaquia, Novotný apenas consentía a descentralizar el Plan. No permitía que se tocasen las empresas. Mantenía ante los sindicatos un espíritu hostil a todo cambio. ¿Temía — sencillamente — que esta revolución económica diese a la clase media ocasión para una revancha?

Nada de esto era posible sin una presión de la opinión pública sobre el aparato del Partido. De ahí el movimiento de liberalización que ha acabado por arras-

(Pasa a la octava página.)

El patataleo

Los fariseos de España se las prometían felices. Los recientes acontecimientos de Checoslovaquia, produciendo una tensión mundial, tendrían que abocar ineludiblemente en una situación semejante a la de los mejores tiempos de la guerra fría.

Las cosas no podían ir mejor para ellos ante la renovación de los tratados con los Estados Unidos sobre las bases españolas. Veían revalorizado su « anticomunismo », al tiempo que aprovechaban la circunstancia para pasar de contrabando ante la opinión mundial lo que ellos, por su parte, estaban realizando en el País Vasco. Doble ventaja. En efecto, la capa que cubría el mantenimiento del orden público a consecuencia del asesinato del jefe de la policía, estaba quedando ya muy pequeña para cubrir todos los desmanes que con esta excusa se estaban cometiendo en aquella región. Esta nueva cobertura que les ofrecía el propicio ambiente mundial de anticomunismo debería darles, según ellos, suficiente tela para cubrir las más criminales desnudeces.

Allí estaban ellos, pues, para echar carne en el asador. La fuerza de las diatribas de la radio y de la televisión española contra los comunistas no tenían parangón, sino en la manera en que se rasgaban las vestiduras en favor del pueblo checoslovaco que luchaba por su libertad, con sus líderes Svoboda, Dubcek, etc. a la cabeza, como sus genuinos y valientes representantes.

No obstante — ¡ah, ese gusanillo del orgullo! — no pudieron evitar la tentadora ocasión que se les ofrecía de darles todavía jactanciosas lecciones a los rusos. ¿Lo que les estaba ocurriendo con Checoslovaquia era impensable que ocurriese en España pues para eso tenían allí a Franco que sabía cómo mantener el orden y la paz! ¿No lo había demostrado restableciendo pocos días antes los consejos de guerra para juzgar los delitos políticos?

La manera como se han desarrollado las cosas ha sido una gran desilusión para ellos. Sin prejuzgar de lo que todavía pueda ocurrir, resulta que los líderes checoslovacos han conseguido evitar, de momento — y teniendo en cuenta las circunstancias en que se desarrollaban las conversaciones con los rusos — un fin semejante al que ensangrentó a Hungría en 1956. Eso a los franquistas no les ha gustado. Paladines de la paz, ellos necesitaban la guerra. Cualquier negociación más a menos buena que la evite, tenía que paracerles impernente.

Del golpe, « los líderes de la libertad y de la democracia checoslovaca » se han convertido de nuevo en « los fieles partidarios del comunismo soviético », « lacayos de los rusos » « cuya traición es aún mucho más escandalosa, si se tiene en cuenta »... etc., etc.

La ira que les ha producido que las cosas no fuesen como ellos esperaban, les hace arrojar la careta presentándose como verdaderamente son. Su desahogo es el patataleo. Provecho que les haga. Piensen que vale más éste que el que se hace al cabo de una cuerda.

A. I.

La característica fundamental de una formación política que se considere socialista (que es necesariamente revolucionaria) es su radical inconformismo con la « sociedad establecida ». Se lucha contra el sistema capitalista no sólo por las injusticias que comporta, sino porque partiendo de los análisis que informan esta doctrina socialista, el sistema capitalista no responde a modelos de solución « natural » y última de la problemática socio-económica de la sociedad. Es decir, que el sistema capitalista, sujeto a contradicciones internas, como es la división y enfrentamiento de los elementos que intervienen en la producción, y por carecer de finalidades sociales, será impotente frente a las necesidades de desarrollo de este tipo, en sus diversas vertientes; sean económicas, científicas, culturales, etc. En este sentido, la ideología socialista es profundamente revolucionaria y, con ella, sus formaciones. También lo son, o pueden serlo, otras formaciones de izquierda, de perfiles menos acusados doctrinariamente, que, por rechazar el dominio y la opresión de la oligarquía capitalista, ofrecen alternativas de disminución de este poder y de aperturas de democratización política y social.

Pero una formación socialista es algo más que una reunión de personas que llegan a conclusiones de este género. Es, fundamentalmente, un partido político que se propone, previo consenso mayoritario, la conquista del Poder político, lo que le plantea una interminable serie de formulaciones e incógnitas, tanto de orden práctico como doctrinal, que ha de despejar y a las que deberá ofrecer respuesta adecuada en todo momento. Siendo una formación histórica, en el sentido de emanar de la clase trabajadora y ser genuina representación suya, y, portanto, asumir graves responsabilidades históricas también, ha de valorar reflexiva, lógica y resueltamente una realidad sociológica que, como la de nuestro tiempo, está marcada por la presión de los rápidos ciclos de la incontestable revolución tecnológica. Ha de adecuarse a ella, renovarse constantemente, o desfasarse, marginarse. Ha de ser a la vez intérprete y guía de la clase trabajadora que, sustantivamente es el sujeto de la cuestión.

Nuestros objetivos finales, bien evidentes, de una sociedad igualitaria, sin clases, no solamente son irreversibles, sino que su noción se va incorporando progresivamente a la mentalidad del mundo de hoy, a sus esquemas de pensamiento, lo que es una difícil batalla ganada por « el viejo socialismo », por su incansable labor polémico y político que, por otro lado, personificado por las cabezas más claras de los dos primeros tercios de nuestro siglo y cuyas enseñanzas conservan, por la general, la más jugosa actualidad, nos siguen ofreciendo el paradigma de su lucidez. Pero esto no quiere decir que se encuentren vendidas todas las dificultades, ni siquiera las más importantes, por lo que si la sociedad sin clases, la sociedad socialista, no ha de ser necesariamente el resultado de la « determinación » del progreso, pero sí del inteligente encauzamiento de esta natural tendencia social hacia áreas de liberación de tantas servidumbres, los caminos, los medios, los instrumentos que nos pongan en vía franca hacia esa meta, deberán no sólo elegirse claramente, sino elaborarse « cada día ».

Que la eficacia del « viejo so-

«Viejo socialismo» y actualidad

cialismo » es incontestable se demuestra con una simple (no simplista) ojeada atrás, comparando las condiciones de vida de nuestros abuelos, incluso de nuestros padres, con las actuales que por una parte del mundo se llevan, y que son incitación para la otra. Diferencias de nivel y de situación que resultan de aquel laborar y de la lucha obrera, nociones inseparables, y no de la concesión gratuita del capitalismo. Pero... volviendo a la actualidad, una formulación elemental. ¿La liberación de la clase trabajadora, pasa por el desarrollo económico? ¿Se subordina este desarrollo al progreso tecnológico? Si le damos una respuesta afirmativa a estos interrogantes (y pensamos que otra cosa sería puro verbalismo) habremos de librarnos de simplismos demagógicos, de triunfalismos sin base que, por otra parte, no serían sino el camino más corto hacia el desastre de las organizaciones obreras y de la misma clase trabajadora. Es la misma realidad sociológica la que incita a la elaboración de los medios precisos, indispensables a la acción política llamada a introducir los cambios, y que hoy, independientemente de preferencias, llevan el sello del compromiso político con la representación de otras tendencias, incluso con la de las capas de la burguesía liberal evolucionada. En fin, con todas aquellas fuerzas representativas de nuestra diversificada sociedad que coincidan con nosotros en el punto clave que define a la democracia política: el derecho de disentir.

Racionalmente, y en términos de superación, hoy no es concebible una política sin la cooperación de elevadas técnicas, tanto en versión administrativa como de producción; pero como la técnica no es un producto de color político ni se produce por

generación espontánea, sino que tiene categoría de esfuerzo científico y de producto de mercado, hay que adquirirla donde se halle y desarrollarla. Por lo que todo programa político que no incorpore a sus presupuestos la finalidad de los medios técnicos, se volverá contra sus promotores. Técnica y participación es la divisa de las formaciones políticas modernas, que es el quid de todo equilibrado desarrollo, y que subyace en el centro de las inquietudes renovadoras del pueblo, en la periferia de la sociedad igualitaria, sin clases; en suma, de la revolución socialista.

En nuestros días se está dando un curioso fenómeno del que deben sacarse consecuencias. Nos referimos a la fermentación que se observa en las « democracias populares » del Este europeo. Checoslovaquia, concretamente, parecía reunir las condiciones para una política socialista, dado su alto grado de industrialización. ¿Qué sucede allí? ¿Qué es lo que incita a la rebelión en tan amplios sectores obreros e intelectuales? Tenemos que descartar motivaciones de orden moral y psicológico, de pura y simple opresión política. La opresión política, en este caso, no es causa, sino efecto de la penuria económica, producida, según veraces estimaciones, por la rapiña del imperialismo soviético, por la unilateralidad de su comercio exterior y por el inmovilismo técnico y administrativo. En este dominio hay siempre una relación inversa: en la proporción que desciende el nivel de vida, se eleva la presión del poder político. Hay que cortar (y hasta anticiparse) la protesta que se larva en las bajas condiciones de vida. ¿Cómo es que después de haber sido eliminado el sistema capitalista, pasados veinte años, empieza a hacerse

guiños a la iniciativa privada? ¿Acaso hay sectores de la economía en los que esta iniciativa es todavía indispensable, que su eliminación es artificial, o prematura, aún allí donde por circunstancias histórico-políticas el sistema capitalista es « liquidable », sin mayores inconvenientes? Quizá, si como nos enseña Marx, el capitalismo no es una aberración histórica (aunque lo sea humana), lo contrario de todo mesianismo utópico, sino una fase, una etapa del progreso social y económico. Como lo fue, en cuanto institución, incluso la esclavitud, pues su antecedente inmediato no fue otro que la « degollina ».

Pocas experiencias serían tan fructíferas y aleccionadoras para el movimiento socialista, a nivel internacional, como un profundo estudio de la fase por la que atraviesan estos países del Este europeo. Un estudio lúcido y libre de hipotecas dogmáticas, es decir, con mente abierta, con criterio socialista, y que partiera de nuestros propios camaradas checos, húngaros o rumanos, de sus intelectuales, que recogiendo las vivencias del pueblo trabajador tradujesen sus

evidentes frustraciones, sus experiencias, el porqué de su repulsa a una ordenación socio-económica, de repercusiones políticas, que prometía el «omega» de las aspiraciones obreras. Creemos que el resultado de un estudio serio, científico, de las causas de tanto sacrificio inútil, de tan cruento experimento, sería el mejor espaldarazo que podría recibir el « viejo socialismo » europeo. El que señala que el socialismo se realiza « todos los días », incorporando a la sociedad elementos críticos, trabajando tenazmente en la dirección de arrebatar a la burguesía su condición de clase dominante, pero sin abstracción de la realidad circundante (donde hay que introducir los cambios), sin aventuras ciegas, y evitando, sobre todo, los riesgos de toda forma de despotismo, causa y origen de toda regresión. « Viejo socialismo » que, vitalmente, pese a los cambios habidos, sigue ofreciendo, repetimos, inapreciables fuentes de enseñanza. « Que no se sequen las fuentes de la inspiración popular, de los individuos y de las colectividades », como nos decía nuestro incomensurable camarada Bes-teiro, queriendo subrayar las irremplazables virtudes de la Democracia.

GONZALEZ.

LETRAS DE LUTO

El día 5 de agosto falleció a la edad de 76 años nuestro querido amigo y compañero José Aspiazú, tras larga enfermedad. Al entierro, que fue civil por voluntad expresa del finado y que tuvo lugar el día 9 esperando la llegada de sus familiares de España y de Bélgica, asistieron numerosos compañeros y amigos para testimoniarte su simpatía y darle la última despedida.

En el cementario, en nombre de nuestras organizaciones, el compañero Muñio hizo resaltar

con palabras muy sentidas las condiciones de buen socialista que en vida adornaron la conducta de nuestro querido amigo Aspiazú.

Para quienes no le hayan conocido ni tratado, el compañero Aspiazú será uno más de los buenos compañeros que han desaparecido en el extranjero sin poder ver realizado su sueño de regresar a España cuando nuestro país se libere de las cadenas que le esclavizan. Pero para quienes le conocimos, Aspiazú es, además, el amigo noble, jovial y dinámico que ponía al servicio de nuestro noble ideal socialista todo su valer.

Era natural de Ondarrea pero desde niño vivió en San Sebastián, donde desplegó gran actividad en la tarea manumisora de la clase trabajadora.

Tipógrafo de profesión y hombre inteligente, ocupó toda clase de cargos en las Juventudes Socialistas, U.G.T. y Partido donde dejó la impronta de su honradez y de su gran actividad.

En las elecciones municipales que trajeron la República, fue elegido por sufragio universal concejal socialista del Ayuntamiento de San Sebastián, cargo que desempeñó hasta que las fuerzas de la reacción confabuladas con el fascismo internacional ocuparon esta población. Hizo toda la campaña del norte de España hasta que éste se perdió, refugiándose después en la zona republicana donde desde diversos cargos, siguió defendiendo las ideas de libertad y de justicia que le eran tan caras. Perdida la guerra, pasó a Francia donde le esperaban los campos de concentración y no pocas penalidades. Todas las afrontó nuestro compañero con la misma dignidad que había vivido siempre.

Liberada Francia del fascismo, se entregó junto con otros compañeros a reorganizar nuestras fuerzas y, como antes en España, también fue pasando por todos los cargos. Fue miembro de la C.E. de la U.G.T. hasta que la terrible enfermedad que le ha llevado a la sepultura, comenzó a minar su salud.

Con profundo sentimiento por el amigo y compañero desaparecido, damos nuestros más sentidos pésame a sus hijos y esposa en Bélgica y a su hija en España, así como a todos sus familiares. Y a José Aspiazú le decimos ¡Adios! ¡Descansa en paz!

C.

« No digáis que el movimiento social excluye al movimiento político. No hay movimiento político que no sea social al mismo tiempo. »

Carlos MARX

La libertad sindical

En el proceso de socialización de la vida moderna, nos encontramos con que ciertas aspiraciones tradicionales de los partidos obreros son enarboladas por hombres y partidos adversos. Este hecho demuestra el progreso del socialismo, pues sus enemigos tienen que adoptar sus soluciones a los problemas para obtener cierto éxito entre las multitudes; el avance de las ideas socialistas no es ya hoy el monopolio exclusivo de la actividad de los partidos obreros clásicos, con ese nombre; obedecen a esas ideas y soluciones otros hombres y partidos que se opusieron violentamente en el pasado y que las necesidades hacen ahora más radicales, o por lo menos así lo aparentan, que los que sostenemos abiertamente el ideario socialista. Tal fenómeno obedece a que el socialismo progresa, aunque retrocedan las organizaciones que lo encarnan y proponen claramente; es la verdad de las soluciones socialistas que se impone en la realidad para resolver los problemas sociales de cada día.

En esa línea de conducta se sitúa la reciente conferencia episcopal española que pide la libertad sindical y proclama el derecho de huelga de los trabajadores. Los obispos españoles, tradicionalmente adversarios de los obreros, pues siempre aparecieron al lado de caciques, ricos y poderosos dicen ahora:

« Los derechos fundamentales del hombre comprenden la libertad de fundar asociaciones que representen legítimamente los intereses de los trabajadores. Estos tienen derecho de participar libremente en tales asociaciones sin el peligro de represalias. »

Uno de los principios fundamentales de la doctrina social de

la Iglesia, es la libertad sindical.

Los miembros de las organizaciones sindicales tienen derecho a escoger libremente los reglamentos que consideren más apropiados a los objetivos que deseen alcanzar.

Puede ocurrir que, en circunstancias excepcionales, el Poder establezca directamente estruc-

Por César Barona

turas sindicales, pero incluso en tales casos, las organizaciones obreras deben ser representativas e independientes en todos los planos.

La intervención de las autoridades para sustituir la libre actividad de las organizaciones sindicales, debe evitarse.

No puede admitirse que una organización sindical —de trabajadores, empleados o cuadros— se halle sometida al control de otra.

Por otra parte, esta misma conferencia episcopal, ha aprobado el principio de las huelgas por razones económicas o sociales, únicamente cuando todos los restantes medios hayan fracasado, y se declara hostil a las huelgas con fines políticos o revolucionarios.

Pero los obispos españoles no dicen o fingen ignorar, que todas las libertades, incluida la libertad sindical, son solidarias, que sólo puede tener un sistema democrático, y que no las puede conceder una dictadura, sin negarse así misma, sin desaparecer como tal régimen político.

La libertad sindical no puede existir, por ejemplo, sin liberta-

des de información, de asociación, de propaganda, etc.

La libertad de información, base de las otras libertades, supone que la información es abierta y objetiva, que las gentes deben ser informadas sin deformar los hechos en favor de una interpretación particular; ello requiere una diversidad absoluta en las fuentes, que se puedan ofrecer y contrastar las diferentes versiones para que las gentes puedan decidir con conocimiento de causa del asunto.

La libertad de asociación, fundamental para que pueda existir la libertad sindical, exige que todos puedan formar los grupos estimados oportunos en defensa de los intereses que estiman legítimos.

La libertad de propaganda es la única forma de dar a conocer un punto de vista particular sobre un asunto concreto.

La libertad sindical desemboca, por otra parte y naturalmente, en la pluralidad del mismo orden, pues no se puede prohibir a un grupo de trabajadores formar un sindicato si los existentes no llenan sus aspiraciones, en el momento que se proclama y existe la libertad sindical.

Si la lucha de los trabajadores contra los patronos, que suelen presentarse unidos, requiere la unidad de los primeros para evitar la competencia entre ellos y presentar un sólo frente de los explotados, que tienen idénticos intereses en sus reivindicaciones naturales, la libertad y la democracia en el seno de la clase trabajadora, la diversidad de opiniones, producen inevitablemente la pluralidad. Uno de los motivos, quizás el principal, de esa pluralidad está en la acción política. Hay trabajadores que la consideran indispensable en sus luchas reivindicativas, mientras otros la rechazan.

Comité de Rédaction
de LE SOCIALISTE :

Suzanne LACORDE
Jean PAUL-BONCOUR
Georges GUILLE
Gérard JAQUET
Joseph BEGARRA

Administrateur :
Roger SOUTHON

ACTIVA ESPAÑA

SEVILLA: 17.106 personas viven en refugios

Otras veinte familias han dormido en la calle por haber sido desahuciadas de sus casas. La visión de mesas, sillas, colchones y cacharros en las calles, con sus propietarios alrededor demacrados por el sueño y por el vacío moral en que se hallan es cosa corriente en Sevilla. Entre estas familias recientemente desahuciadas dos personas de salud delicada, pues enfermas del pecho. Todos han sido colocados, provisionalmente, en los sótanos del pabellón del Brasil, donde ya estaban 62 familias más.

Incluidas estas nuevas veinte familias, son ya 17.106 personas las que viven en refugios y albergues, por haber sido desahuciadas sus casas.

La riada de casas que se declaran en malas condiciones es avasalladora. Otras 700 familias esperan de un momento a otro que les pongan también en la calle.

El delegado municipal para refugios y viviendas ha dicho que «habría» que tomar medidas para suspender temporalmente estos desahucios pues algunas de las viviendas así catalogadas

todavía están en condiciones de ser habitadas.

Algo tarde se acuerdan de lo que habría que hacer. Aunque eso no es todo. Pues también habría que meter en la cárcel a los propietarios que no han hecho nada para entretener en buen uso esas casas y que, por el contrario, recibirán todavía el premio de vender a precios exorbitantes los solares que resulten de los derribos. Y ¡arriba España! Sus «salvadores» viven bien de la miseria ajena.

Una prueba de lo difícil que resulta la liberalización

Basándose en lo ocurrido en Checoslovaquia, pero apuntado a todas luces a otra diana, escribe Jiménez de Parga, catedrático de Derecho Político, un artículo del que entresacamos lo siguientes:

«La invasión de Checoslovaquia por los ejércitos de Moscú (...) es una prueba más, a mi juicio, de lo difícil que resulta la liberalización de cualquier régimen. Los que detentan los poderes reales y efectivos se resisten a perder el monopolio o la situación privilegiada. Unas veces, son grandes potencias que

dominan a los estados medianos y pequeños; el nombre o el color de la bandera es lo de menos: EE. UU. en Hispanoamérica o en Vietnam, la Unión Soviética en los países socialistas. Otras veces, son los Gobiernos nacionales que ahora disponen de poderosísimos medios —televisión en primer lugar— para controlar las voluntades ajenas. Liberalizar hoy es difícilísimo. Los poderes establecidos no quieren consentir la competencia de adversarios políticos. Los checoslovacos abrigan la esperanza de un pluralismo, aunque fuera

limitado y condicionado, pero desde arriba se prefiere practicar el monólogo, aunque padezcan la verdad y la justicia, aunque padezcan la libertad».

Y termina diciendo: «Personalmente creo, no obstante lo que supone de malo esta invasión de Checoslovaquia, que las fuerzas que abogan por una mayor libertad terminarán imponiéndose en todos los rincones del planeta. Ese puede ser el mundo de nuestros hijos y será, sin duda, el mundo de nuestros nietos.

El día que estalle la verdad

Hace días, la prensa nacional y también la de fuera de España, se hizo eco de la dolorosa noticia verdadera catástrofe, por la que en una fábrica de juguetes de Ibi (provincia de Alicante) la explosión de unos fulminantes almacenados causaron la muerte de varias decenas de personas, a más de numerosos daños materiales.

Lamentable y doloroso. Las víctimas habidas son daño irreparable. Niños, mujeres en cinta...

Noticias postreras nos hacen saber que dicha fábrica no tenía autorización para la fabricación de unas «pistolitas» que han sido el motivo de la catástrofe. No tenían autorización, pero las fabricaban. ¿Responsabilidades? Ya vendrán según el grado de «amistad» de los fabricantes con quienes «permitieron» esa fabricación sin el consiguiente permiso. Chanchullo a la vista.

Todo ello no resucitará a las víctimas. Pero ¿y las responsabilidades anteriores a la explosión? Esta ha puesto al descubierto muchas cosas. No que se ignorasen, que no sean moneda corriente en esa y en otras fábricas y lugares pero puestas de manera evidente ahora a la luz pública. En el Hospital Oliver de Alcoy se encuentra un niño de

once años, superviviente de aquella catástrofe. Su nombre, Nicolás Serrano Baena. He aquí su relato tan espeluznante como la propia explosión:

«Yo entré a trabajar hace diez días. Yo tenía que meter en los cartones (las cajas de fulminantes) los detonadores y llenar una caja mayor en la que cabían cien. Por cada caja de cien me pagaban seis pesetas. Solía llenar entre diecisiete y veinte cajas cada día. Trabajábamos doce o doce horas y media. Entrábamos a las seis de la mañana».

Con Nicolás trabajaban otros siete niños, entre once y catorce años. Seis han muerto destrozados por la pólvora.

Curiosa manera de proteger la infancia dejando manipular esa clase de «juguetes» a débiles manos inexpertas y fatigadas por más de doce horas de trabajo.

Sobre el papel, está prohibido dar trabajo a los menores de catorce años. Pero sobre el papel nada más. Lo de la fábrica de Ibi no es excepción.

A la pregunta de por qué trabajan niños en esa fábrica el contable de la empresa contesta. «Era una cuestión de caridad. Llegaban allí familias, o padres, y decían que no tenían ni para comer. Para ayudarles se les daba trabajo a los niños». Muy humano. A los padres no se les daba trabajo. Pero sí a los niños. Para ayudarles. De una manera desinteresada. En aquellos momentos, dice el delegado local de Sindicatos, habían extendidas entre cuarenta y cincuenta cartillas de paro. Sin embargo, se prefería «ayudar» a la infancia. Caridad, sin duda.

Seguramente también por caridad, se empleaba en dicha fábrica, como también ocurre en otras muchas, a mujeres embarazadas. Dos de ellas han muerto cuando sólo les faltaba un mes para dar a luz. La explicación de tan rebosante «caridad» hay que buscarla preferentemente en este hecho: De los treinta y un

muerdos, siete solamente estaban inscritos en la Seguridad Social. Caridad bien entendida...

Sí, la ley es una cosa. Pero los acomodamientos con ella son innumerables. Se fabrican o se almacenan explosivos sin permiso, trabajan niños, mujeres en cinta, se realizan horarios de esclavitud, se pagan jornales abusivos, no hay seguros... Todo se permite.

El cronista español que habla de todo esto, acaba diciendo: «De todo lo que se dice aquí, se desprenden responsabilidades. Aunque algunas de ellas resultan irreclamables».

Nota excéptica esta última con la que no estamos de acuerdo. Hoy son irreclamables porque los verdaderos responsables están muy altos. Pero no lo será siempre. Un día les llegará su hora. Que se preparen porque la lista de sus crímenes es larga, muy larga, y de ella tendrán que dar cuenta al pueblo español.

Ese día está próximo. ¡Que lo tengan presente!

LO GRANDE EN ESPAÑA

Sí, existen cosas grandes en España. Muchas veces, incluso, excesivamente «grandes». Por ejemplo, en la empresa «Bazán», en El Ferrol, de donde se dice:

«Hay un excesivo número de altos cargos. Creo que en este momento son 94 ingenieros, a los que correspondería en buena lógica una plantilla de más de 70.000 hombres, y no llegamos a 6.000. Son muchos los que planifican y dan órdenes y pocos los que producimos; en proporción siempre, claro está. Aseguran ahora, además, que viene otra docena de ingenieros, y no tendría nada de extraño, puesto que últimamente se vio pasar a algunos desconocidos por astilleros y arsenal».

Carta de Madrid

«Los pulpos»

Van siendo muchos y curiosísimos los comentarios un tanto «salados», y a veces hasta «resalados», que la prensa nacional ha consagrado a la ley votada recientemente por las Cortes españolas, la llamada «Ley de incompatibilidades bancarias».

Por si alguien no tiene conocimiento exacto de estos manejos oligárquicos del Régimen, conviene ponerle al corriente de que semejante mascarada ha sido dedicada a esos señores de alto copete: los banqueros, cuyo trajín en este bajo mundo se reduce a recoger el dinero que le aportan los incautos depositarios, y prestarlos a otros ciudadanos necesitados económicamente, y, naturalmente, a un interés muchísimo más elevado. Como veis el negocio es redondo por lo simple y por lo lucrativo. Simple porque para establecerse, aparte del local y el aparato burocrático, no es necesario otro maquinismo que una hermosa caja de caudales, lo más grande posible, para «almacenar» —teóricamente—, los fondos depositados. Digo teóricamente porque, como explico más adelante, estos fondos sirven en realidad para los verdaderos fines tentaculares de esos señores. Estos fondos a prestar, verdadera mercancía del negocio, la obtienen rápidamente con un poco de paciencia, esperando a los depositarios que se los traigan, «servidos en bandeja», al domicilio social. No es necesario calentarse la cabeza para demostrar el aspecto lucrativo del negocio; todo es función de los intereses de los préstamos de todas clases a veces camuflados con nombres técnicos, efectuados... con el dinero ajeno...

En España es impresionante el número de bancos existentes hoy en día, pero lo curioso del caso es que, contrariamente a lo que lógicamente hace pensar este crecidísimo desarrollo bancario, el número de banqueros no ha aumentado o proporcionalmente, su conjunto numérico sigue siendo casi el mismo, de lo cual se deduce que lo que han hecho es abrir nuevas cajas de caudales. Así resulta que en el presente estos señores «gerentes» de los capitales depositados, debido a la enorme cantidad de fondos de que disponen, son los sujetos idóneos para participar en otras muchas empresas donde su ocupación queda definida generalmente como presidente, o consejero. El resultado «práctico» de la actividad de esta especie de pulpos del dinero se define parcialmente con una «pequeña» lista que tengo entre las manos, la cual atribuye (!) a un grupo de 160 financieros españoles nada menos que la friolera de ser altos cargos o consejeros de 3.195 sociedades; es decir, que si hacemos un pequeño cálculo, el promedio correspondiente a casi 20 empresas por cabeza. De todas formas esto no es más que un porcentaje de conjunto. Entre ellos existen casos de acaparamiento mucho mayor de los cuales el que más destaca es el caso de Alfonso Churrucá Calvelton con 47 bancas y sociedades.

Según la Ley de incompatibilidades bancarias, una misma persona «solo» podrá ser consejero de ocho sociedades o empresas como máximo... Por otra parte, el proyecto de limitar a 70 años la edad de los banqueros ha sido finalmente desechada por considerar que son estos los que allá por los años treinta y cuarenta, financiaron el Movimiento y ayudaron al Régimen en momentos verdaderamente difíciles. Los defensores de esta posición pidieron que las incompatibilidades fuesen aplicadas solamente a los que ingresen posteriormente en los estamentos bancarios... Aquí demostraron clara y públicamente sus «derechos históricos» enracinados en el Movi-

miento, y su pretensión de seguir monopolizando las altas finanzas entre esas pocas familias «sacrificadas» por la «Grandeza de España», de la «Reigión, de la Moral, etc., etc., y del «bienestar del pueblo español»... Así lo entienden en tanto que buenos católicos, siguiendo el primer mandamiento de la Ley de Dios: el amor al prójimo, que según ellos se encarna en primer lugar en la caridad. Esa caridad que tan bien saben aplicar con bombos y platillos, y el apoyo de cierta prensa, mediante la cual pretenden justificar, ante propios y extraños, sus cargos de conciencia.

La realidad financiera de España es un verdadero coto vedado de un grupúsculo de familias acaparadoras que les permite un intervencionismo extraordinario y escandaloso en todo el sistema financiero español cuyo resultado es, por su rigidez, una inversión mal adecuada del ahorro nacional. Cabe señalar que de los 300 financieros de mayor relieve en España, 100 tienen relaciones de parentesco entre sí.

Ciertamente la Ley de incompatibilidades ha reducido el pluriempleo de consejeros, permitiendo la ocupación simultánea en cuatro consejos, y en el caso de «sociedades familiares», ocho. Pero aún admitiendo este exagerado número de altos cargos como tope, es fácil concebir que aunque no figuren en las nóminas de otras sociedades, en tanto que consejeros nada les impide continuar el mismo manejo financiero, máxime teniendo en cuenta, según el pequeño cálculo anterior, que con una sola decena de ellos están representadas ochenta empresas. Añádase a esto el parentesco entre ellos y las suposiciones quedarán definitivamente concretadas: Las relaciones de parentesco familiar es la solución «tangencial» de la referida Ley...

En resumidas cuentas, la pretendida reducción de los altos cargos de la Banca privada, en su múltiple pluriempleo, resulta en realidad una mascarada más del régimen actual que le permitirá continuar siendo el epicentro de la oligarquía financiera española, enraizada profundamente en el sistema económico nacional e identificada totalmente con la aristocracia absolutista y los terratenientes de tipo feudal que para desgracia del país no han cambiado ni un solo ápice, en su contexto, desde hace ya más de un siglo. Añadiendo a todo eso que las instituciones bancarias, con su inmenso poderío financiero, controlan profundamente los capitales de la casi totalidad de grandes empresas que comprenden los diversos sectores productivos, se deduce inmediatamente el carácter absorbente de la Banca, con su enorme concentración. De ello se derivan la mayor parte de las consecuencias económicas y políticas actuales.

LAUKIAK.

«No creo tampoco que el hecho de no haber siempre los intelectuales en nuestras filas sea un defecto nuestro, sino más bien un defecto de la manera como algunos intelectuales interpretan los deberes que impone la inteligencia. Claro es que para ser socialista hay que serlo de verdad, y proceder como tal, y claro es que al Partido Socialista no se le puede pedir que sea cosa distinta de lo que es. Es un partido que pugna por la emancipación del proletariado, y en la liberación del proletariado funda toda su significación intelectual y moral. Hay que venir, pues, al Partido Socialista a realizar esa misión, no a inventar un socialismo personal, arbitrario e inexistente.»

Julian BESTEIRO

P.S.O.E.

ARLES

El Comité local pone en conocimiento de todos sus afiliados que esta Sección se reunirá el domingo 8 de septiembre a las nueve de la mañana en el local de costumbre.

El Comité espera que por los muchos e interesantes asuntos a tratar, todos los compañeros estarán presentes y puntuales a esta reunión.

EL SINDICALISMO antes su destino

Una organización sindical modelo

Una organización sindical modelo es, en efecto, la Central General de la Edificación, Madera, Cerámica e Industrias anejas de Bélgica, que es una Federación Nacional que agrupa a los trabajadores de las diferentes especialidades profesionales técnicas, de oficios manuales y servicios complementarios.

Esta gran Central General ha celebrado su Congreso estatutario en Amberes, los días 23, 24 y 25 del pasado mes de mayo, en el que el Secretariado nacional, que es la equivalencia a la Comisión Ejecutiva en nuestras Federaciones nacionales de industria, ha presentado una Memoria de actividades que abarcaba desde enero de 1965 a diciembre de 1967.

Con la riqueza informativa que es norma en el movimiento sindical belga, se expuso la gestión realizada por la Central que ha sido verdaderamente positiva para los obreros y para el desenvolvimiento de la Central, que desde 1965 ha seguido aumentando sus militantes, entre los que figuran buen número de trabajadores extranjeros de los cuales un porcentaje muy elevado corresponde a los españoles.

Ha estimado el Congreso que en materia de salarios la Central tenía que fijar un mínimo mensual indispensable y ha fijado ese mínimo en 10.000 francos belgas por mes, y esa es la ban-

dera que en materia de salarios, hasta el próximo Congreso, será mantenida por todas las Federaciones profesionales y de industria que integran la Central General de la Edificación, Madera e Industrias anejas.

Los días feriados se ha considerado que debían ser pagados y se han fijado diez días feriados al año, coincidan o no con el día habitual de reposo por semana, congratulándose el Congreso de que esto ya ha comenzado a ponerse en práctica.

En cuanto a las pensiones, el Congreso ha acordado que los obreros que trabajen en faenas penosas o malsanas, así como los disminuidos físicamente a causa del trabajo y mediante certificado médico, puedan obtener su pensión de retiro sin disminución de los coeficientes que les correspondan a partir de la edad de sesenta años.

También se ha ocupado el Congreso de la prima de fin de año como complemento de ingresos y se ha acordado que se haga la campaña necesaria en todos los sectores de la Central para lograr en el plazo más breve posible que esta prima alcance la equivalencia a un mes más de salario al año.

En cuanto a los gastos de desplazamiento de los obreros, el Congreso ha acordado que lo que ya ha comenzado a conseguirse se generalice en todas las industrias de la edificación, madera, etc, de manera que sean pagados a los obreros los gastos de transporte cualquiera que sea el medio que utilicen. Asimismo el Congreso ha reafirmado el principio, de acuerdo con lo que la Federación General del Trabajo de Bélgica ya tiene en sus planes de reivindicaciones, que los transportes en común sean un verdadero servicio público en bien del interés general, y especialmente de quienes tienen que ir diariamente a su trabajo.

Las ventas a crédito han merecido una atención especial del Congreso, que ha considerado que es indispensable una modificación de la legislación de manera que en vez de estimular a los compradores a contraer deudas, se les den facilidades de manera que los pagos puedan ser suspendidos en casos de enfermedad, accidente de trabajo o paro, sin que por ello haya de pagarse intereses ni correr el riesgo de embargo de lo adquirido, y de acuerdo con lo que la F.G.T.B. tiene ya en marcha para la modificación de la ley.

El Congreso ha tomado una resolución concierne a que haya una estrecha relación entre los índices de precios de consumo y los salarios, de manera que éstos no sufran disminución por aumento de precios de los artículos de consumo.

En cuanto al trabajo en equipos de jornada continua, el Congreso ha considerado que debe reducirse a lo estrictamente indispensable, pues además de que perjudican a la salud de los obreros es también perjudicial para su vida familiar y para el desarrollo de su vida normal.

En cuanto a la duración de la jornada de trabajo ha constatado el Congreso que se habían logrado avances positivos, pero todavía había diversas resistencias patronales y por tanto es necesario que sean vencidas en bien de los trabajadores. La Central General ha ratificado el principio de la jornada semanal de cuarenta horas como máximo, a la que se debe llegar más pronto en aquellas industrias cuyas posibilidades técnicas, económicas y de empleo sean más factible a la implantación de este nuevo horario semanal.

El problema de las vacaciones ha dado lugar a posiciones claras y unánimes acuerdos del

Congreso y se ha unido al de las horas de ocio. El Congreso ha ratificado el acuerdo de que las tres semanas de vacaciones pagadas actuales sean ratificadas por una ley. Pero el Congreso ha estimado que una de las reivindicaciones inmediatas es la de cuatro semanas de vacaciones-

Y relacionado con los anteriores acuerdos el Congreso ratificó su criterio de que la Central no tolere discriminaciones de ninguna clase, y lo mismo en cuanto al sexo. Por tanto tampoco tolerará que la mujer trabajadora esté en inferioridad de condiciones a los hombres.

La Central General ratificó la decisión de la Federación General del Trabajo de Bélgica, tomada en el pasado Congreso de la misma, respecto a las mujeres, que son las siguientes: 1º Igualdad en materia de empleo y de formación profesional; 2º Igualdad de remuneración y de posibilidades de promoción, lo mismo que en materia de indemnizaciones sociales; 3º Reconocimiento de la maternidad como función social, y entre otras facilidades las del equipamiento social, para que puedan ejercer sus actividades profesionales en condiciones que permitan la formación consciente de la familia, generalizando el bienestar familiar partiendo del principio de que a trabajo igual salario idéntico.

Acordó el Congreso también hacer un llamamiento a las mujeres trabajadoras para que participen más activamente en la vida sindical y en las actividades sociales, haciéndolas comprender que lo mismo que los afiliados masculinos ellas forman parte con igualdad de derechos y deberes de la organización.

Otro asunto sobre el que el Congreso tomó acuerdos firmes es el de los delegados sindicales, para que el Estatuto de los mismos que data de 1947, sea adaptado a las realidades presentes, y no sólo en las grandes empresas, sino también en las medianas y en las pequeñas, de manera que los delegados sindicales tengan la representación que les corresponde teniendo en cuenta las estructuras sociales de los diferentes sectores industriales. Los delegados sindicales deberán tener las mismas garantías y protección que tienen los delegados en los Consejos de Empresa y en las Comisiones de Seguridad e Higiene en el Traba-

Se acordó también que en las negociaciones con los patronos se acentúe el afán reivindicativo, de que se de a los jóvenes trabajadores las posibilidades no sólo de que perfeccionen sus conocimientos y cultura general, sino también sus conocimientos profesionales con facilidades dentro de las horas de trabajo y en el curso de sus ocupaciones profesionales y, naturalmente, sobre la base de que tengan los mismos salarios que los adultos en cuanto alcancen los grados de conocimientos profesionales y de aptitud.

El Centenario de la Trade Unions de Inglaterra

Al cumplirse el centenario de la central obrera británica (Trade Unions Congress) rendimos nuestro homenaje a los pioneros del gremialismo organizado. A quienes fueron tenaces luchadores contra la explotación y violencia capitalista ya, desde finales del siglo XVIII; quienes con inteligencia y tesón, con claros y ponderados objetivos, lograron proyectarse e influir en la historia de Inglaterra.

Siendo Gran Bretaña el primer país que experimenta el cambio de la sociedad pastoril y artesanal, a la industrial, entrando en la era del capitalismo, con las implicaciones de desocupación que trajo la máquina para la clase asalariada, determina que expoliada por las circunstancias, surjan en ese país las primeras uniones de oficio con fines inmediatos de solidaridad. Así nacen las cajas de subsidios —que aún hoy mantienen algunos sindicatos— para socorrer a los compañeros desocupados.

Al fortalecerse las asociaciones, la acción coordinada se expresa a través de la huelga, en reclamos de reducción de las jornadas de trabajo y aumento de salarios.

Cruel y sangrienta fue la lucha de los salariables en la era de la Revolución industrial y les cabe el honor de ser los precursores

de la legislación obrera en el mundo, como lo demuestra que en el siglo XIX, antes que en otros países, contaran con el contrato colectivo de trabajo.

Ejemplo de responsabilidad y capacidad, el punto de mira de los trabajadores ingleses no se circunscribe a los problemas la-

Por Marta Repetto

borales; abarca todo el panorama nacional, comprendiendo la necesidad de ampliar y consolidar sus conquistas a través del Parlamento.

Históricas son sus luchas por la democracia política: igualdad de sufragio, sufragio universal, derecho de representación de todos los sectores sociales, voto secreto, etc. Conquistas que en otros países estuvieron a cargo de los partidos políticos, en Inglaterra es fruto de los trabajadores.

Mientras en el resto del mundo los partidos socialistas fueron creándose al influjo de las ideas de Marx, inspirándose en su doctrina, en Inglaterra, en cambio, fueron los sindicatos obreros los que dieron vida al Partido Laborista.

A pesar de sus orígenes, la

jo y sus facultades serán ampliadas para que tengan intervención en la vida de la empresa.

El Congreso ha tomado otros varios acuerdos sobre asuntos tan importantes como los de la planificación, el pleno empleo y el progreso social, sobre la cesación de algunas empresas que lleva consigo el paro de trabajadores, alojamientos sociales, y finalmente votó un mensaje de simpatía y solidaridad a los trabajadores franceses que estaban en huelga cuando se celebraba el Congreso, y votó también una resolución sobre la paz y la libertad, denunciando las dictaduras de Grecia, Portugal y España y asegurando a los trabajadores de estos países su completa solidaridad en su lucha por recuperar la libertad y los derechos ciudadanos. Expresó el deseo de que las negociaciones que se llevan a cabo en París para lograr poner fin a la guerra en el Vietnam se terminen pronto y con resultados francamente pacifistas.

El Congreso reelejó su Secretariado Nacional que está integrado por los siguientes compañeros: Presidente, Emile Janssens; Vicepresidente, Louis Plumier; Secretarios, Englebert Truyens, Alphonse Van Uytven, Jules Taminaux, Jean de Nooze y André Vanden Broecke y Adjunto, Henri Lorent.

El Congreso eligió a los cincuenta y dos compañeros que forman el Comité Nacional que representan a las diferentes regiones del país.

Un excelente Congreso pleno de realizaciones positivas, que ha puesto de relieve la eficaz organización que tiene esta gran Federación, que dispone de hoteles y casa de reposo propios, que dispone también de edificios sociales de sus propiedades y que tiene una activa intervención en la vida económica y social de Bélgica, y una participación activa en la vida sindical internacional.

Este Congreso se inauguró con la participación de la Orquesta de Cámara de la Filarmónica de Amberes que dió un concierto selecto. En nombre de la FGT de Bélgica intervino su Secretario General compañero George Debunne; Lode Craeybeckx, por la municipalidad de Amberes, y Charles Levinson por las Federaciones Internacionales, cerrando las intervenciones el compañero John Löfblad, Secretario General de la Federación Internacional de Trabajadores de la Edificación y de la Madera.

Trade Unions, se ha caracterizado por su total independencia de toda ingerencia política proclamándolo así toda vez que el laborismo quiso ejercer presión sobre sus directivos.

Carlos Marx, concebía al sindicalismo como órgano político autónomo de la clase obrera. Nunca al sindicato como apéndice del partido.

Esto no significa que el asalariado deba mantenerse al margen de la política. Por el contrario, debe ingresar a los partidos con los cuales se sienta ideológicamente consustanciado, a fin de influir en su composición y principios y para que sus representantes en el parlamento legislen para acrecentar las conquistas sociales.

Cuando, por el contrario, un partido político pretende dirigir al movimiento obrero, donde se hallan reunidos hombres de distintas ideologías y credos, con el fin común de la clase trabajadora —lograr un mejor "standard" de vida— inevitablemente éste se divide, y al enfrentarse debilitado a las fuerzas del capital, posibilita el triunfo de sus reales enemigos, frenando sus conquistas, cuando no retrocediendo al perder alguna de ellas, traicionando así a los compa-

(Pasa a la sexta página.)

La C.I.O.S.L. denuncia la ocupación de Checoslovaquia, manifestación brutal de la dictadura comunista.

Con motivo de la ocupación de Checoslovaquia por las tropas soviéticas, secundadas por las fuerzas armadas de otros países bajo régimen comunista, Harm G. Buiter, Secretario General de la Confederación Internacional de Organizaciones Sindicales Libres, dirigió el 21 de agosto el siguiente telegrama a U. Thant, Secretario General de las Naciones Unidas:

« El movimiento sindical libre internacional, en nombre de 63 millones de trabajadores organizados en el seno de la Confederación Internacional de Organizaciones Sindicales Libres, expresa su horror y su profunda indignación ante la ocupación de Checoslovaquia por la Unión Soviética y sus satélites polacos, húngaros, y alemanes del Este. El movimiento sindical libre internacional se declara solidario de los desgraciados pueblos checo y eslovaco, nuevamente víctimas de una brutal agresión, perpetrada como en tiempos de Hitler, bajo los más falaces pretextos.

« Los acontecimientos de estas últimas semanas han demostrado de manera irrecusable que doce años después de la tragedia de Hungría y quince después del levantamiento de Berlín-Este, el comunismo soviético no ha cambiado su naturaleza ni sus métodos. Cuando en una nación bajo yugo soviético se dibuja un movimiento en favor de una liberalización, los amos del Kremlin, prisioneros de su propio sistema profundamente malo, se ven obligados a intervenir con tanques y cañones para ahogar toda chispa de libertad.

« Con motivo de esta profunda violación de los derechos del hombre y de la Carta de las Naciones Unidas, la Confederación Internacional de Organizaciones Sindicales Libres pide insistentemente al Secretario General de la Organización de las Naciones Unidas que convoque inmediatamente el Consejo de Seguridad para que condene la ocupación de Checoslovaquia y ordene la inmediata retirada de todas las tropas extranjeras ».

P.S.O.E.

Nota del Secretariado Femenino

En la nota del mes de agosto notificábamos la celebración de una reunión nacional de mujeres socialistas en un lugar de España. Hoy podemos confirmar que el movimiento femenino se va desarrollando considerablemente y que las compañeras socialistas desean ocupar en el seno de las organizaciones el puesto que reclaman las circunstancias.

Según vá perfilándose la estructuración de los grupos femeninos, se van planteando una serie de alternativas, de dilemas y hasta de contradicciones entre ellos, debidos quizá a que no siempre se conocen los orígenes del Secretariado, misiones que le competen y sutilezas que debe preservar.

Hemos de destacar algunos aspectos, por ejemplo las preguntas que se hacen algunas compañeras en Holanda, en ciertas regiones de España, en ciertos lugares de Francia, se preguntan: ¿porqué crear el Secretariado que tiene la apariencia de querer separar en el seno del P.S.O.E. las actividades de las mujeres? Nos parece primordial considerar el problema desde su origen y seguir aclarando los diversos puntos de interrogación antes de adelantar criterios de hoy que contradicen fundamentalmente las afirmaciones de ayer y demuestran una ingnorancia total con consecuencias para mañana.

El secretariado existe porque en el IX Congreso del P.S.O.E. celebrado en la expatriación se acordó su constitución después de muchos años de inexistencia. El acuerdo de creación fue tomado por unanimidad. ¿Es que entonces todos los socialistas estaban convencidos de que era necesario tal Secretariado para que se sensibilizaran con los problemas femeninos nuestros compañeros? ¿Es que entonces se desconsideró la posibilidad de que realmente el movimiento femenino tomase cuerpo?

Las respuestas serán diversas, opuestas a lo mejor. Nosotras creemos que si se aceptó con agrado la reaparición del Secretariado después de muchos años de inexistencia fue porque se sentía la necesidad de que el P.S.O.E. dedicase atención al problema que se ha dado en llamar « problema de la mujer », pero que en realidad es uno de los muchos problemas planteados por la injusta sociedad en que vivimos. Pero para realizar ese objetivo no bastaba, ni basta, ni bastará la conformidad de tener un Secretariado Femenino. Hay que darle alma, un alma llena de entusiasmos que pueda hacer vibrar un cuerpo dispuesto a todos los sacrificios.

Y aquí empiezan las explicaciones, un poco sucintas posiblemente, pero llenas de sinceridad: Las militantes no estiman obligado apartar sus actividades de las acciones generales de las agrupaciones socialistas de donde residen; estiman, con razón, que, ante todo, son socialistas y que el socialismo no permite discriminaciones de ningún género; consideran o consideraban que la acción de la mujer socialista debe centrarse en las luchas constantes del P.S.O.E. ya que las militantes están convencidas de que cuando una mujer acaricia afanes espirituales, en la lucha a que estos afanes las empujen, no acortarán las rutas que puedan seguir los hombres; consideran que el mero hecho de ser mujer no las induce, obligatoriamente, a ocuparse de esto mejor que de aquello. La consecuencia de este planteamiento, que muchos compañeros hacen suyo, motiva la pregunta ¿por qué separar en el seno del P.S.O.E. las actividades de las mujeres socialistas?

Aun justificando, comprendiendo y aceptando esta tesis tenemos que abandonarla, no por ansias pueriles de sobrevivir sino porque no se pasa de un período de resurrección a otro de plena integración sin transiciones, estos períodos de transición, aunque puedan ser extraordinariamente breves, son los que los Secretariados femeninos quiere aprovechar y tiene el deber de aprovechar, nuestras militantes pueden y deben engrosar las filas del Partido bien iniciadas a las luchas y hasta con cierta capacitación, esa es nuestra misión fundamental.

La evolución técnica de la civilización exige que en todas las esferas de la sociedad se adquieran mayores conocimientos, perfección en los medios para conseguir eficacia; requiere que los partidos se doten de instrumentos que permitan mayor agilidad en su acción; y, esto, en definitiva, justifica que existan secretariados donde unos militantes se especializarán en ciertos problemas aumentando el caudal de conocimientos de la organización. El P.S.O.E. puede que tenga algún día secretariado agrícola, secretariado de la enseñanza, secretariado de propaganda, etc., etc. compañeros específicamente interesados y competentes en estos problemas integrarán estos organismos, no se tratará en ningún modo, con esta probable reforma de estructuras internas, que representarían los secretariados, de establecer compartimentos estancos atentatorios a la base monolítica de la organización, la estructuración por secretariados no es otra cosa que la selectividad en el trabajo. Aún existiendo diferencias entre lo que son secretariados profesionales y en nuestro caso los secretariados femeninos, afirmamos que hasta que logremos otros propósitos más ambiciosos, de momento, estamos en el afán de, por una selectividad en el estudio de nuestros problemas, lograr una incorporación de las mujeres a las actividades del partido desprovista de incidencias de adaptación.

Dentro del P.S.O.E. el secretariado femenino se encarga de estudiar, de analizar todo cuanto se refiere a la mujer y de coordinar las actividades de los grupos cuyos objetivos veremos en otros trabajos, propiciar la constitución de nuevos grupos, a este fin realizar una propaganda intensa y eficaz, ¿puede haber en estas acciones separación o enajenación de aspiraciones? Nosotras entendemos que no, que se trata simplemente de dedicarse a un aspecto del programa que nos proponemos aplicar, que se trata de sacar a la palestra soluciones a los problemas que tiene planteados la mujer. Definir una meta es difícil en tanto que no se pueden prever las evoluciones de la sociedad, pero si tratamos de conseguir que a las mujeres no solamente se las consagre, o se consagre, a los temas femeninos, sino que en todas las esferas de nuestra organización haya mujeres, **no por ser mujeres, si no por ser activas militantes.** Rechazamos la cortesía porque la apreciamos como un prejuicio pequeño burgués; admiramos la buena educación porque ella es garantía de las buenas relaciones sociales. Es una cuestión de tiempo ir moldeando la obra que pretendemos realizar y que es en definitiva la adhesión masiva de la mujer a la vida política del país y, dentro de esa actividad política, descubrirle los horizontes de justicia social que encierra el ideal socialista.

El secretariado Femenino es hoy una realidad y si se han despedido en muchos lugares sen-

ACTIVA el mundo

Crimen contra el Socialismo

Triste hora del mundo. Los tanques soviéticos, algunos decorados de cruces gamadas por jóvenes patriotas imperitentes, ocupan Praga. La Santa Alianza bolchevique trata de imponerse en Moscú. Pero, desde ahora, no será Munich. La historia eleva sus anchas espirales. En vez de Hacha hay un viejo general cuyo nombre, en checo como en ruso, es Libertad. La resistencia pasiva y activa de todo un pueblo crece con tranquila energía.

Militarmente los medios empleados equivalen a utilizar una prensa hidráulica para partir una nuez. Políticamente Lenin, siguiendo al clásico prusiano maestro de Escuelas de Guerra, Clausewitz, había explicado que hasta la guerra es siempre política continuada por otros medios. Y desde el punto de vista político, pase lo que pase, el fracaso de los dirigentes des Kremlin es desde ahora definitivo y absoluto. La invasión de Checoslovaquia, donde un partido comunista había cometido el doble crimen de querer construir el socialismo en la libertad y con el apoyo real y no fabricado de todo un pueblo, es, según una expresión conocida, más que un crimen, un error grave.

Esta página recogerá algunos aspectos de este acontecimiento mayor que, en cualquier caso, va a determinar los próximos meses o los próximos años. Algunos sentirán una cierta amarga alegría al comprobar que el comunismo es intrínsecamente incompatible con la libertad. "Rusia es invariable y el comunismo un dogma macizo donde no se toleran los herejes ni siquiera sobre cuestiones accesorias, y cualquier intento de interpretación original del fenómeno comunista, tándose de ciertas apariencias pasajeras sólo puede ser el fruto o bien de una falta garrafal de información, o de una incurable tontería, o de..." Corto: el comentario es del «ABC» y nos dicta que el nuestro tiene que ser diferente y penetrar más hondo en una circunstancia amarga para la clase trabajadora y para las esperanzas del pueblo español. España está ocupada desde hace más de treinta años por su propio ejército y las policías verdes o grises, uniformadas o no, que constituyen ayer y mañana la invasión más pesada, inmediata y diaria. Cuando «ABC» titula: "¡Fuera los rusos!", nosotros seguimos gritando, con los checos, los españoles y con la mayor parte del mundo cada vez menos libre: ¡Viva la libertad!

Nuestra crítica es una crítica socialista y es en nombre del socialismo que es esperanza y libertad, nunca burocracia, tristeza y policía, como denunciarnos una operación encaminada a cortar en un país comunista, una tentativa apoyada por todo un pueblo de ir hacia adelante sin censura de la prensa, sin sindicatos amordazados, sin una cultura rebajada a lo más mediocre y amargo «del aparato». Como casi siempre, tardaremos bastante en saber quiénes son los responsables del nuevo « golpe de Praga »: unos hablan de los mariscales, otros de los nostálgicos de monolitismo de Stalin. Es seguro que en buena parte los tanques de Moscú y de sus cómplices de la Santa Alianza de Cierna y de Bratislava apuntan contra sus propios pueblos. Los tanques soviéticos estuvieron bien cerca de lanzarse contra Gomulka, que ha vuelto en una docena de años de una intentona de primavera polaca a un invierno siberiano. Una mención de honor en la vergüenza del mundo comunista ha sido ganada por Fidel Castro, esperanza de incautos, que ha fatigado los límites del cinismo. La tentación de la libertad en Praga alentaba la dislocación de los satélites, y, en la propia Unión Soviética, hacía pasar de la indiferencia a la acción, medios avanzados e importantes entre lo mejor de los trabajadores, de los técnicos, de los científicos, de los intelectuales y artistas, como una levadura que acabaría por levantar el pan.

Otra consecuencia de los acontecimientos puede ser el tener que gritar otra vez:

—¡Guerra a la vista!

Parece seguro se haya dicho en las Naciones Unidas que la URSS sabía, antes de inter-

venir, que no corría ningún riesgo de la parte de los Estados Unidos. Es el año de las elecciones. El Vietnam, la agitación racial, bastan y sobran provisionalmente. Washington está dirigido por lo que los diversos Gallup llaman «una gama de compromisos». Las diferencias entre un presidente demócrata o republicano han pasado al sector de la hermenéutica. Pero parece seguro de que si del lado soviético las grandes maniobras militares empiezan para consolidar sus glaciares en Europa, los militares del Pentágono pasarán también a los actos.

De teatro periférico en sector más próximo, de la Luna, plataforma de lanzamiento ideal siempre de cara a la Tierra a las soledades polares que mantienen frente a frente a los dos grandes, del estrecho de Behring al Oriente Medio, encontrarán manera de enzarzarse a la hora escogida por los estados mayores, que, como en la madrugada de Praga, será tal vez la que más desprevenido coja a los pueblos.

« Le Monde » ha consagrado dos páginas enteras a probar, textos en mano, que, contraques y un reparto de zonas de influencia.

Puede comprobarse que todo pasa como si así fuera. España cae en la zona de influencia atlántica, y ahí tenemos las bases, Franco, el tratado, las bombas de Palomares, los marinos de la « Navy » y tantas y tan diversas oleadas de Coca-Cola. Pero vamos al grano, que la hora es grave. Grave hasta el punto que duele que la expresión haya llegado a ser banal, un lugar común casi humorístico.

La invasión de Checoslovaquia, hoy como hace treinta años, puede ser, es, uno de los prólogos de la próxima conflagración mundial. Los americanos, que abandonaban los checos a su suerte política, no habían contado como posible que los actos tomarían la forma de una invasión armada de las potencias del Pacto de Varsovia. La sorpresa ha sido total, y, entre potencias atómicas, lo inesperado constituye el más serio de los atentados posibles contra el equilibrio del terror que se había ido edificando penosamente. Los rusos, lo que está igualmente cargado de consecuencias planetarias, estaban a su vez prodigiosamente mal informados de las realidades de Praga. Errores de este tipo pueden desencadenar en unos minutos el último fuego de artificio de los hombres del siglo XX. Al borde de la nueva edad de piedra, los dos grandes tienen capacidad técnica para borrarse mutuamente del mapa. Todos lo sabemos, y también que el exterminio saltará las fronteras.

La víspera de la invasión, un editorial de la « Pravda » explicaba que « toda coexistencia pacífica queda excluida ». Confirmación de un análisis publicado ocho días antes, firmado por el muy oficial teórico Victor Chepravov, en el que se desarrollaba el postulado de que los años a venir, en vez de conocer el acercamiento entre los sistemas, serán teatro de « una lucha cada vez más dura entre las ideologías opuestas, de la que el comunismo resultará victorioso ». Stalin renace de sus cenizas.

En la otra punta de nuestros adversarios, el editorial de « ABC » ironiza sobre lo que llama la « teoría de las convergencias ». Este sueño, asesinado también en Praga, pertenece al repertorio desarmado de los hombres que quieren con toda su voluntad guardar la esperanza, y que pensaban que a fuerza de vivir juntos y en paz los pueblos y las razas humanas, los países que comen demasiado y los que se mueren de hambre, la Iglesia y hasta el comunismo, la esperanza de vida y de libertad que anima a los españoles en medio de la larga dictadura, acabarían por llegar a intersecciones más cargadas de sentido y de humanidad que las que amenazan dibujar los proyectiles intercontinentales.

Praga ha sido un crimen contra los checos que han tenido que improvisar su Dos de Mayo. Un crimen contra los trabajadores y contra el socialismo. Un crimen que no puede condenarse en nombre de otro comunismo. Lenin lleva a Stalin en su serie histórica. Mao o Fidel no pueden engañar más que a jóvenes incautos.

A. B.

timientos en favor o en contra de su mejor estructuración, es porque ha calado en la militancia socialista.

El Secretariado Femenino responde, además, a una exigencia de la época, las mujeres exigen ser ellas también constructoras de la sociedad futura, las mujeres socialistas sabe que, pese a ciertas apariencias, existen barreras, prejuicios, obstáculos de todo orden que solo podrán ser arrumbados por ellas mismas, por las mujeres socialistas. El Secretariado orienta a las mujeres para adquirir capacidad social primero y capacidad política después, sin alterar el orden de primacía que estas orientaciones han de tener.

Se trata pues de percatarnos

todos de que el Secretariado Femenino no es ni una organización más ni un aparato « decorativo » del Partido, es algo más, es un medio para conseguir que haya mayor número de afiliadas, un medio para acabar con la indiferencia de las afiliadas que se limitan a pagar una cotización, siendo respetuosas y sensibles a las obligaciones inexcusables que les imponga la vida de familia, un medio para que las posiciones del P.S.O.E. sean conocidas por todas las mujeres de España que piensan. Es en consecuencia un utensilio que TODAS LAS MUJERES SOCIALISTAS debemos forjar, y afinar en el yunque del P.S.O.E.

En Holanda, en todas las re-

giones de España, en los puntos de Francia en donde existimos deben tener la absoluta convicción de que el Secretariado Femenino es parte integrante del P.S.O.E., que tiene justificadas razones para existir y que cuando las mujeres en su totalidad sientan en lo más hondo de ellas mismas la maravillosa llama del ideal socialista y las empuje un afán de luchar por El, entonces, y solo entonces podremos suprimir el Secretariado; mientras, trabajaremos para hacer realidad nuestros deseos.

La Secretaria
C. G.

Septiembre 1968.

Cartas a mi España

Lo viejo, lo menos viejo, lo joven y lo más joven

Voy a hablarte, querido campesino, del problema candente, actual y discutido, que tendremos que resolver, si vivimos, yo viejo, tú menos viejo, y aquellos que son más jóvenes que nosotros, que nos observan, que nos critican y que unas veces se inclinan hacia nosotros, y otros se desentendían de nosotros y quieren buscar solos su camino, porque no nos comprenden, porque no nos comprendemos o porque no queremos comprendernos mutuamente.

He sido campesino y voy a tratar de explicarme con un ejemplo del campo, el cultivo del olivo.

El olivo es un árbol que puede vivir varios siglos. Me han hablado de olivos milenarios, que yo no he visto nunca, pero que existen. Los del huerto de Getsemani en Galilea. Sin embargo, puedo afirmar que he visto olivos varias veces centenarios que no parecen más viejos que los demás que le rodean y que dan todavía excelentes cosechas.

Para cultivar el olivo, para cuidarlo, para hacerlo vivir, el campesino emplea tres procedimientos: la limpieza, la tala y el arranque. Cada año duarante el invierno, después de la recolección de la aceituna y antes que brote la nueva savia, penetran los trabajadores en el olivar acompañados de un capataz. Ese capataz conoce el olivar. Está allí, hace muchos años, al servicio del propietario, quizás estuvo ya al servicio del padre o del abuelo del propietario. Cuando el capataz ve un olivo, sabe su edad, su género, su producción y lo que es necesario hacer para que esta producción continúe o se mejore. Es una « sencía » que se transmite por herencia de padres a hijos.

El Capataz se pasea entre las hileras de los árboles, contempla al pasar el verdor de sus hojas, rasca con la uña la corteza de las ramitas jóvenes para comprobar si monta hasta ellas la savia, examina la rugosidad de las viejas ramas, a veces se para y examina detenidamente un árbol cuyo tronco es exactamente igual al de los otros, rasca su corteza con el filo del hacha. Examina los pedazos, desprendidos, golpea al tronco con el revés del hacha y escucha el eco de los golpes; mueve afirmativamente la cabeza y continúa su inspección con su calmo paso, su inmutable y hermética faz, curtida por el sol y los vientos. Terminada su metódica inspección, los taladores podan, bajo su dirección las ramitas secas para ayudar los nuevos brotes que se adivinan ya, cortan las varetas inútiles, talan las aiosas ramas en beneficio de las nuevas, y arrancan, sin piedad, el tronco del olivo auscultado que, aunque aparentemente es igual a los demás, tiene el tronco hueco, carcomido por el « pasmo » (el cancer de los árboles). En el lugar del arrancado olivo se sembrará una « estaca » que es un nuevo olivo que ha echado ya sus raíces en el « vivero ».

Así se cuidan y se renuevan los olivares andaluces que fueron plantados hace miles de años por un pueblo que ya no existe, los tartesios, que vinieron a España de otras tierras desconocidas y que aplicaron los métodos de cultivo aprendido de sus antepasados. Los olivares continúan obscurciendo el paisaje andaluz montes y llanos, con el verde oscuro de sus hojas; han resistido al paso de los siglos, de las invasiones, de las revoluciones, de las guerras, han visto sucederse las generaciones y continúan produciendo, con el mismo ritmo, parco o abundoso, años buenos o años malos según las

condiciones atmosféricas. En su masa oscura se confunden los viejos, los jóvenes y los más jóvenes, cada uno contribuyendo, mientras son útiles, a la producción.

Y este proceso, querido amigo, debe ser el proceso de transformación de la Humanidad. Es necesario arrancar, sin piedad lo que ya no sirve, aunque parezca o se quiera hacer parecer que está todavía en buen uso; talar lo caduco en beneficio de lo nuevo, limpiar las ideas útiles de su broza inútil y sembrar nuevas ideas. Existe lo viejo, lo joven y lo más joven y en cada una de estas categorías hay que eliminar lo inútil, no porque es joven o porque es viejo, sino porque es inútil.

Me dirás: ¿Pero quien es, donde está, el viejo capataz, que pueda tratar la Humanidad como el olivar del ejemplo?

El viejo capataz está en la Humanidad misma, en la Opinión Pública, que consultada democráticamente, debe señalar lo que se ha de limpiar, talar a arrancar entre lo viejo, lo joven y lo más joven.

Repasemos las páginas de la Historia y meditemos sobre los hechos que la llenan. ¿Cuántas concepciones, cuántas ideas, reputadas un tiempo intocables o inmodificables, han caído unas o se han modificado otras, de tal manera que sólo lo esencial subsiste?

Las generaciones se suceden, las ideas, las concepciones políticas o económicas se transforman, subsisten o desaparecen; nada es eterno, nada es inmutable. Entiendo que cada cual tenga amor a sus concepciones, que las defienda, que discuta las

de los demás; ello es lógico y humano. Niego el derecho de imponerlas por la fuerza y por eso soy demócrata. Amigo de discutir mis ideas con razonamientos y de gozar de libertad en esta discusión, concedo a todos mis semejantes, amigos o adversarios, el mismo derecho que yo reclamo para mí.

El buen procedimiento es discutir: Discutir y no imponer. El poder de toda fuerza no llega sino a la confrontación con la fuerza contraria: lo más débil sucumbe. El poder de la discusión es vencer, modificar las opiniones del adversario con razonamientos conceder la razón al que la tiene y enriquecer el valor de nuestras propias convicciones con la confrontación leal de las ideas.

Los procedimientos democráticos nos convierten en jueces y en acusados; defendámonos y juzguemos con serenidad y cuando no estemos convencido mayotámosnos al juicio de la mayoría.

Se habla de nuevo y de viejo, de juventud y de vejez. Quisiera que se hablase solamente de lo útil y de lo inútil. Tanto en lo viejo existen cosas aprovechables como en lo nuevo fallas y defectos que deben ser corregidos.

No hablemos más de conflicto de generaciones. Modifiquemos lo modificable, arranquemos de cuajo lo inútil y sembremos nuevas ideas para que la Humanidad pueda con lo que queda de lo viejo y de lo nuevo, hacer un conjunto ordenado, perdurable y fructífero como los verdes olivares andaluces.

Saludos Socialistas.

SERENA.

El Centenario de la Trade Unions de Inglaterra

(Viene de la cuarta página.)

ñeros que en su momento se sacrificaron por el logro de las mismas, ya que todo avance en la legislación obrera, resultó difícil, penoso y se pagó con sangre, cárcel o miseria decretada por la pérdida de trabajo.

En tal sentido, la preocupación de la Trade Unions, no sólo se ha centrado en el campo laboral, sino que ha abarcado todos los aspectos de la vida nacional que determinan el nivel de vida de los trabajadores, así como sus formas y condiciones de trabajo. Por ello, no ha dejado de lado el estudio de la economía, la producción y el aumento de la productividad. El seguro social, bolsa de trabajo, subsidios por enfermedad, desocupación o accidentes de trabajo, que si bien hoy corren por cuenta del Estado, como resultado de su gravitación en el campo político, no obsta para que algunos sindicatos se ocupen independientemente de la situación de sus afiliados, acrecentando con su ayuda económica la que reciben del Gobierno.

Fuente del Partido Laborista, la Trade Unions no por eso han desdeñado tratos con Gobiernos conservadores a pesar del desacuerdo de algunos sectores del partido. Para la TUC, el compromiso y deber inviolable existe con la clase trabajadora y a ésta están destinados sus esfuerzos.

Una constante preocupación de la Trade Unions es la de mantener la plena ocupación de la clase trabajadora (ambición difícil de concretar en Inglaterra) para lo cual los distintos sindicatos y la central obrera, se mantienen en contacto con la bolsa de trabajo, los represen-

tantes de la patronal y el Gobierno, sea éste conservador o laborista.

Las libertades, las reivindicaciones que hoy forman parte de nuestra vida, no fueron graciosamente otorgadas. Hubo que conquistárselas.

El papel importante que hoy desempeña el sindicato, no es obra de milagros.

El paso de las 70 a las 40 horas semanales de trabajo, está regado con sangre obrera.

Conocer los antecedentes históricos y la importantísima participación que tuvieron los sindicatos en la transformación y evolución de la sociedad, ayuda a valorar y defender esa importante herramienta que, usada inteligentemente y con altos y sólidos principios, debe ser instrumento de constante progreso para la clase trabajadora.

La Trade Unions y la importancia que su proyección tuvo en la sociedad inglesa, es de actual y universal ejemplo, en cuanto al amplio campo de labor que compete al sindicato. En efecto, forma parte de la sociedad y no puede desentenderse de los problemas de ella.

En la compleja sociedad moderna, los problemas políticos, económicos y sociales se entrelazan y afectan la forma de vida de los trabajadores.

De ahí que los dirigentes sindicales, para poder cumplir su función acabadamente, deben estar capacitados para que la opinión de sus representados alcance autoridad y pueda influir en la solución de los problemas.

En cuanto a la importancia de los problemas, es de fundamental prioridad el de la libertad. La historia del mundo y nuestra propia experiencia nos demuestran que cuando se violan las libertades de expresión, de manifestación, de asociación, no puede haber sindicatos libres.

En tales circunstancias, los sindicatos deben adoptar posiciones claras, tajantes y manifestarlas sin vacilaciones ni claudicaciones. En la inteligencia de que todo atentado a la libertad es un freno al progreso y un retroceso en el camino de la justicia social.

"SOCIETE DE CONSOMMATION"

(Viene de la octava página.)

pays comme le nôtre, tout se ramène à une politique cohérente de réformes économiques, fiscales, sociales.

Economiques : productivité accrue, planification, mesure des prix.

Fiscales : révision des taxes à la consommation, de manière à élargir pour tous la part du nécessaire et à diminuer celle du luxe et du superflu.

Sociales enfin. Pour établir, not pas un « ordre juste » — l'absolu, disait Nietzsche, c'est du pathologique —, mais seulement un ordre de plus en plus juste, l'Etat doit exercer un droit de regard sur tout le circuit production-distribution. Sinon, comment stimuler l'activité, réduire les profits excessifs, tenir les prix ?

Mais l'Etat n'est pas seul. Les syndicats et les coopératives ont voix au chapitre. L'association capital-travail sera toujours un leurre. Tandis que la collaboration de l'Etat et des organisations du travail est encore loin de ce qu'elle devrait être : un système de gouvernement.

...Si du moins l'objectif est de substituer à la société de consommation un plus grand bien-être et plus de liberté réelle pour les travailleurs de toute catégorie.

V. L.

LA CONVENTION DÉCHIRÉE...

A la Convention républicaine de Miami avait régné une atmosphère de kermesse archaïque, mais l'émeute de la ville noire avait été un rappel aux dures réalités. A Chicago, la Convention démocrate a sombré dans un véritable affrontement entre les johnsoniens et les adversaires de la guerre du Vietnam.

Non seulement les forces du sénateur Eugène Mac Carthy ont remporté un succès moral à la Convention, puisque la politique de l'administration Johnson n'a été ratifiée que par 1.567 mandats contre 1.041, mais encore 10.000 manifestants hostiles à la guerre ont forcé les barrages de police et certains ont même pénétré dans l'hôtel Hilton, Q.G. de M. Humphrey.

La désignation de celui-ci comme candidat à la présidence ne rétablit en rien la façade de l'unité du parti démocrate. Elle ne constitue pas une surprise et dément les spéculations — elles eurent la vie dure — sur un coup de théâtre ramenant le président Johnson dans la compétition ou portant sur le pavois le dernier des Kennedy.

M. Humphrey a derrière lui un passé de défenseur des droits civils, sociaux, syndicaux. Mais il faut craindre, dans la mesure où l'élection de M. Richard Nixon est pire, pour l'avenir de la démocratie américaine, que son adversaire démocrate, compromis irrémédiablement comme otage de l'administration sortante, ne fasse pas le poids. M. Mac Carthy, comme feu Robert Kennedy, a eu le mérite d'apporter un effet de choc dans la vie américaine, de mettre en cause le conformisme de la « middle class » bien pensante. Si M. Humphrey avait démissionné de sa vice-présidence en se portant candidat, ses capacités de persuasion eussent été plus grandes. Mais il ne pouvait pas ne pas rester le prisonnier du prési-

dent Johnson, qui a imposé à la Convention le refus d'arrêter complètement les bombardements sur le Nord-Vietnam (ils demeurent intensifs entre le 17° et le 19° parallèles) seule issue pour sortir de l'impasse la négociation de Paris.

L'attachement des « faucons » mal blanchis a provoqué dans la



BORDEAUX

Con el fin de dar cuenta de las resoluciones aprobadas en el último X Congreso Nacional, por los delegados de esta ciudad de Bordeaux, el Comité Local, convoca a todos los afiliados a la asamblea general ordinaria, que se celebrará en el local de costumbre, el domingo 22 de septiembre a las 10 de la mañana.

Por la importancia de los asuntos pendientes, se ruega la puntual asistencia de todos los afiliados.

El Comité.

MARSELLA

Se convoca a los afiliados a la Asamblea general extraordinaria, que celebrará esta Sección de la U.G.T. el domingo 15 de septiembre de 1968, a las nueve y media de la mañana en primera convocatoria y a las diez horas en segunda. En esta reunión la delegación que de esta Sección asistió el X Congreso de la U.G.T. en el destierro, dará cuenta de su gestión en el mismo.

EL COMITE.



IMPRIMERIE SPECIALE

28-30, Rue Sainte

MARSEILLE 1er

Juan Antonio de Zunzunegui, de la Academia de la Lengua, acaba de publicar la 22 novela de gran tonelaje, « La frontera delgada », o sea, la oblea que separa la vida de la muerte. Densa de contenido y de continente, en ella podemos hallar la nauseabunda condición moral de la sociedad aristocrática y burguesa española, con sus adulterios, sucios negocios, prejuicios, y la corrupción sin paliativos. El escritor vasco se manifiesta aquí como un experto traumatólogo, introduciendo el bistori en los órganos cancerosos de esa entidad pacata, trivializada, morbosamente reclinada en la tumbona del erotismo, de la traición, de los privilegios sobre los demás españoles, especialmente la clase trabajadora. No es una novela de matiz ideológico, ni se defienden o rechazan principios filosóficos o económicos. Es la crítica social de la vida actual a nivel de las clases altas, las que mandan. Zunzunegui, que se negó públicamente a participar en el pueril, aunque miserable juego floral del referéndum, pues la profesión literaria es considerada abyecta por la dictadura, no es un caso aislado dentro de la novelística de nuestros días. Si la novela es un espejo tendido en el camino para recoger las palpitaciones de la vida de cada país, según se ha dicho, entonces causa satisfacción comprobar que casi todos los escritores españoles no se han doblegado a los mandatos del oscurantismo dictatorial y que por lo menos han tratado de poner albarda al mostrenco franquista. Este es el motivo que nos invita a reproducir un pasaje de la citada novela, lamentando que no nos haya sido posible pedir la autorización del autor y de la casa editora, Noguer, de Barcelona. Es un diálogo entre mujeres burguesas cubiertas de pieles, joyas y amantes. Una de ellas dice que ahora se dedica a coleccionar verdugos :

—Os diré..., entre verdugos, como en todas las profesiones, hay hombres de cama excelentes— sostiene una duquesa.

—¿Cuántos verdugos hay en España?

—Uno por cada Audiencia Territorial.

—¡Ay! son bastantes... ¡qué delicia!

—¿Acaso le ha faltado a la colección alguno?

—Parece que sí..., ella misma confiesa no haber conseguido llevar al catre al de Burgos... y cuidado que le ha dado toda clase de facilidades... y hasta ofrecimientos... Pero ni regalitos, ni pagándole bien... y creo que iba recomendada por altas autoridades... Parece que llegó a ofrecerle una fuerte cantidad... Ni por esas... Es lo que ella dice : « De las pocas personas decentes que van quedando hoy en esta corrompida España están los verdugos... Por lo visto, son de los pocos señores donde, en su huída ha ido a refugiarse la moral española ».

¡Qué país!... Los verdugos, quién lo diría... Es una pena, porque si el de Burgos no le hubiera sido esquivo, hubiese conseguido la colección completa.

—Después de este fracaso le dio por intimar de gran amistad con el nuevo sol que se levantaba en el horizonte del canto y baile flamenco : con Antoñita, « la de los lunares ». Se llegó a hablar muy mal de ellas ; vete a saber. Luego Antoñita tuvo un éxito internacional, como sabeis, y paseó, con su nalgueo cachondón y sus agitanados desfilantes, el nombre de España, de esta pobre España de ahora, por todos los tablados del mundo... Y fue cuando condecoraron a Antoñita con la Banda de Santa Teresa... y Santa Teresa se agitó asqueada en su tumba... y con razón.

Manola mira a Charo, ahora en su casa.

—¿Qué es de tu vida, Charo?

—Eso digo yo... —le sonríe la amiga.

—Comprendelo, con mi hijo en ese estado..., el único hijo varón que tengo... Pero tú, sola y libre y guapetona como estás... y con muchos millones...

—De todo eso un poco menos.

Artes y Letras.

Novelas que denuncian

La corrupción de la sociedad burguesa española en un relato impresionante de Zunzunegui

—Y de tu amiga Antoñita, ¿qué cuentas? ¿Qué chismorean los periódicos y revistas de que quiere ser marquesa?

—Que ha sido muy mal recibido entre las que somos marquesas de verdad... Antoñita, que es analfabetamente muy buena para un rato de cachondeo, intenta ahora subirse a la parra... la verdad.

Mirando a Manola.

—¿Qué te parece a tí su pretensión?

—Que estoy contigo.

—Como broma... está para salida de una juerga... pero pare usted los pie... que aún hay clases... y clases.

—Y puterío y puterío —ríe Luisita.

—Y que lo digas —recoge... Charo.

—La culpa, en parte, es nuestra —reconoce Manola— ; la hemos dado demasiadas alas.

—Pues que se las recorte, que aún está a tiempo...

—¿Pero qué título pretende?

—No sé... Como no sea el de Marquesa de la « Almeja Rota ».

—Pues mira, no le va tan mal ese título, —coñea Luisita.

—Pues si se lo dan, que todo podría ser, como van las cosas, a su marido, el « Chipirón », no va a haber quien le tosa con lo envanecido y tieso que se ha puesto desde que se ha casado.

Marqués consorte de « la Almeja Desvalida » —chotea Luisita.

—No, mujer, no le confundas el título que le molestará: Marqués de la « Almeja Rota ».

Ríe Manola hasta la pura lágrima.

—Cómo se ha achabacanado España después de la guerra... ¡Dios mío!

—Cómo, cómo la hemos achabacanado y corrompido en todos los órdenes, desde lo alto —señala Charo.

—Y luego nos quejamos de la Leyenda Negra. Si en parte somos nosotros los alimentadores

y favorecedores de esa leyenda— apunta Luisita.

—Reconoceréis que ella, a pesar de su ordinarietà, es muy salada y metida en juerga es un delicioso terremoto..., y es humana su pretensión... Yo la disculpo.

¿Quién que es no aspira a más?

—Pero te llevarías un disgusto si se lo dieran.

—Me parece absurdo que se lo den..., y no creo que se lo den.

—Sí, sería un disparate— asegura Manola.

—Se ven tantos hoy día— dice Luisita.

—Pero no de la categoría de éste— asegura Charo, temerosa.

—Ahora ella lo ha tomado tan en serio que desde hace tiempo tiene una maestra y profesora de cultura general y de fonética y de buenas maneras, que creo había con más propiedad y mejor pronunciación que el señor Navarro Tomás.

Contempla a sus amigas y se sonríe.

—Si me prometéis no chismorear que os lo he dicho, yo os contaré un chascarrillo, sucedido con su profesora, que la retrata.

—Yo no salgo ni veo ahora a nadie... y Luisita siempre ha sido prudentísima.

Se miran las tres y se ríen.

—Anda, que tienes más ganas tu de contarlo que nosotras de oírlo.

—Y cuidado que ardemos en deseos de escucharte.

—Parece que una de las cosas que más le corrige su profesora es su manera tosca y ruda de hablar. La habéis oído, y sobre todo, cuando se encalabrina, que es con bastante frecuencia, suelta verdaderos disparates. En una de las últimas lecciones le corregía :

—No se dice porvera ni porvos.

Se pronuncia polvera y polvos... A ver, repita usted.

—Porvera y porvos.

—Fijese otra vez que estas son palabras muy usadas entre mujeres y una señora que las diga mal desmerece mucho entre las de su clase, ya que son de uso corriente. A ver, repite otra vez: Pol-ve-ra.

Se levantó de la silla y se puso en jerras.

—Yo soy « Antoñita la de los lunares »..., aquí y en París de la Francia, y pa mí esas cajitas reondas que llevan los porvos siempre han sido porveras, y no voy ahora, a mis años, a nombrarlas de otra manera..., con qué...

Se fue al teléfono y llamó a « Berbiquí », su viejo querido, a quien había dado su primera flor y de quien aprendiera todo lo que sabía.

—Soy yo, tu Antoñita, escucha: Tú que sabes tanto de la vía, dime como se llama ese artilugio aonde se echan los porvos.

Er, catre, niña, el catre.

—¡Jozú que bruto!... Y colgó.

La carcajada fue robusta.

Al fin se hizo un silencio cachondón.

—Pero desde que se ha casado y vive más sosegada está requeteguapa —asegura Luisita— y menos fogosa ; canta y baila con menos desgarro y violencia, no es el huracán desatado y eléctrico que era antes..., y hasta ha afinado de tipo.

—Toma, como que ha reducido sus tetas, que eran más grandes que las mías, a su mínima expresión.

—¡Ah!..., ¿pero se ha operado de los pechos?— preguntó Manola.

—Creí que lo sabías.

—Yo algo había oído— aventura Luisita.

—Por un cirujano estético inglés que es un fenómeno. La

operó en Londres, donde él trabajaba ; pero ahora viene lo bueno. El tipo ese parece que, como muchos fenómenos, es un distraído y... La operación de pechos empieza por cortar los pezones y por el agujero que dejan, dilatándolo, trabajan. Mientras, los pezones esperan se termine la operación para volver a su sitio, donde son cosidos... Pero como os digo, este fenómeno inglés parece que vive en las nubes y tanto le habían recomendado a Antoñita como una estrella genial y como una de las mujeres más importantes y suculentas de la España actual que por lo visto el hombre actuó nervioso y una vez que le cortó los pezones sin encomendarse a Dios ni al Diabolo instintivamente los arrojó en el cubo de los desperdicios y cuando terminó la reducción, después de dos horas de minucioso despojo, no se acordaba de lo que había hecho con los pezones de Antoñita y como no aparecían por ningún sitio hubo de improvisarle dos pezones de corcho monisimos.

¿Os acordáis de los pezones de Antoñita, que llegaban casi un minuto antes que ella cuando se adelantaba en la batería corneando la ansiedad del público, a recoger las ovaciones en sus noches triunfales? Eran eléctricos, dinamiteros explosivos ; éstos, no.

—Claro, si son de corcho.

—Esta es la razón por la que después de la operación de pechos tenga una conducta formalísima ; no se le ha conocido ningún lío ; «no funciona» más que con su marido.

—Con corcho y todo «el Chipirón» va bien servido.

—Menudo cazurro.

Manola y Luisita lloraban de risa.

Charo se manifiesta muy seria.

—Y así va el país, insensible a todo..., con pezones de corcho como los de Antoñita. ¿Hasta cuándo? Dios dirá.

—Por favor, calla, que me pongo mala— le suplica Manola.

—¿Pero es verdad todo esto que cuentas?— le acorrala Luisita.

—Verdad de la buena.

Ahora se sonríe sarcástica, Charo:

—Después de esto os explicaréis que con razón Antoñita pretenda ser marquesa. Al tratarnos se ha dado cuenta de que nuestro mentido señorío está, poco más o menos, a la altura del de ella. En España hoy día casi todos nos podemos tutear, no existen verdaderas aristocracias ni de sangre ni del pensamiento, si me apurais mucho. En toda su larguísima y brillante historia jamás descendió la Patria más bajo.

—No vivimos tan mal en este chapoteo— suspira Manola.

—Los grandes terratenientes como tú y yo, no..., desde luego..., pero ¿y los pobres?

—Siempre ha sido esto así.

—¿Pero hasta cuándo?

—Empezaste disgustada por la pretensión de Antoñita de ser marquesa y ahora veo que no te importa.

—Seamos francas ; la verdad... ¿en qué nos distinguimos tú y yo y ésta, de ella? En que dice porvera y nosotras polvera..., y en nada más... Pero es lo mismo y todos la entendemos, porque cuando dice porvera... todo el mundo sabe a que polvos se refiere— comenta cínica.

Así termina un capítulo de la novela que comentamos. Pero puede ocurrir que parezca impropiedad reproducir este fluido y denunciante diálogo en un órgano tan serio y dotado ideológicamente como el nuestro. Lo hemos hecho, sin embargo, por considerar valioso el trasunto sociológico que rezuma. Sin sociología es imposible concebir la política. El autor hace una disección de la sociedad reinante en España, dimanente de la temporal victoria del capitalismo extremo sobre el proletariado. El empleo de vocablos gordos al filo de las escenas escabrosas expresa la orfandad ética en que se desenvuelve la sociedad franquista, su endeble configuración moral, la etiología de sus costumbres y del «genus» de su perversidad. Esta es la razón de que lo hayamos reproducido.

R. A.

“Les marxistes-humanistes”

Il y a depuis quelques jours une nouvelle sorte de marxistes : les « marxistes - humanistes ». C'est à cette espèce qu'à déclaré appartenir M. Arguedas, le ministre bolivien qui est actuellement en escapade au Chili après avoir donné à Fidel Castro une photocopie des carnets de guérilla de « Che » Guevara (chose qui a fort déplu à son Premier ministre, le brave général Barrientos, lequel n'est pas du tout marxiste - humaniste, et moins encore castro - guevariste).

Ce marxisme - humanisme a de quoi me plaire, je l'avoue. Et je m'étonne qu'on ne l'ait pas inventé plus tôt.

Nous avons déjà le marxisme léniste, le marxisme trotskyste, le marxisme bolchevik, le judéo - marxisme, le marxisme stalinien, le marxisme titiste, le marxisme castriste, le marxisme maoïste, le marxisme révisionniste, le marxisme démocratique, — et même le marxisme marxiste, qui est sans doute le plus rare. Pour avoir suscité autant de variantes, de sectes et de schismes, ce Marx est décidément un grand bonhomme.

Mais on n'avait pas encore connu le marxisme humaniste. Et je m'afflige de ce qu'il faille aller jusqu'au Chili pour trouver ses adeptes.

Peut-être direz-vous que l'adjectif humaniste semble superflu et pléonastique, étant donné que le marxisme est humaniste par définition, puisqu'il veut précisément le bonheur et l'épanouissement de l'homme.

D'accord, mais il y a actuellement trop de soi-disant marxistes qui ont oublié l'humanisme et l'on remplacé par le despotisme, l'étatisme, le totalitarisme. Vous ne me ferez pas croire que Mao Tsé-toung est un grand humaniste. Ni Brejnev, ni Ulbricht, ni Castro, en dépit de leurs qualités éminentes en d'autres domaines.

M. Arguedas sera-t-il ce grand humaniste marxiste dont l'Amérique latine a tant besoin ? Il est difficile de le savoir, car M. Arguedas ne nous a pas révélé les

« Los proletarios han de capacitarse todo cuanto puedan, conociendo bien el estado de sus respectivas industrias, las relaciones de éstas con el mercado internacional, los progresos que hayan hecho en otros países y todo lo que les permita intervenir con acierto en el desenvolvimiento de las mismas. »

Pablo IGLESIAS

méthodes de sa doctrine humaniste.

Mais je crains, hélas ! que cette doctrine ne soit médiocrement efficace pour venir à bout de l'antihumanisme des multiples généraux Barrientos qui sévissent L'Amérique latine est un continent où l'on doit faire le coup de feu pour arriver à quelque chose. Même les évêques y admettent à présent la violence comme moyen d'émancipation, et plusieurs prélats brésiliens viennent de déclarer qu'ils ne blâmeraient pas leurs prêtres qui se lancerait dans la guérilla à la mitraille.

D'autre part, si M. Arguedas, qui se dit aussi castriste, parvient à rejoindre les maquisards boliviens comme il le souhaite, quel genre d'humanisme va-t-il leur prêcher ? L'humanisme de Erasme, de Voltaire ou de Goethe ? Ou bien s'estimera-t-il obligé de faire le coup de feu au nom de son humanisme ?

Tout cela est bien compliqué, et je ne sais plus quel sens il faut donner aux mots.

Mais, toute réflexion faite je crois que je préfère encore la doctrine de Léo Collard, qui fait du marxisme humaniste comme M. Jourdain faisait de la prose : tout naturellement et sans le savoir.

Et sans mitraille.

On a interdit EL SOCIALISTA, nous vous rendons LE SOCIALISTE. Nous voulons simplement, en frères, vous rendre un peu des moyens que l'on vient honteusement de vous ravir.
Georges BRUTELLE
Secrétaire général adjoint de la S. F. I. O.

LE SOCIALISTE

HEBDOMADAIRE

Se ha prohibido EL SOCIALISTA; nosotros os devolvemos LE SOCIALISTE. Queremos sencillamente restituíroslos, como hermanos, algo al menos de los medios que tan vergonzosamente os acaban de quitar.
Georges BRUTELLE
Secretario general adjunto de la S. F. I. O.

700 millones: Hambre y analfabetismo

Paris. — La Declaración Universal de Derechos Humanos, cuyo vigésimo aniversario celebramos en este año internacional, constituye el primer código moral de una Humanidad cuyas condiciones de vida y cuya composición misma se transforma constantemente y que agudamente busca su camino y su unidad en medio de los excesos de su poder y de los peligros que la amenazan, y del desorden de sus progresos y de sus miserias.

Hoy día, la comunidad internacional ha dejado de ser una sociedad limitada: se ha hecho universal. Pueblos muy numerosos pero también muy diversos por sus orígenes, sus tradiciones, su religión, su filosofía, su cultura, su evolución histórica, su sistema económico, han conseguido la independencia y despertado a la vida política, y participan ya en la formulación de la ética y la ley de nuestra época. La declaración de 1948 responde a esa mutación fundamental que ella misma prefiguró.

Las constituciones y legislaciones de los distintos países promulgadas por las respectivas autoridades nacionales, definen los derechos y los deberes de sus ciudadanos. Las doctrinas religiosas y filosóficas son esencialmente seguidas por creyentes y adeptos. La declaración universal se dirige a la Humanidad entera y proclama la igual dignidad de todos los seres humanos.

La declaración establece que, sin distinción alguna de raza, color, sexo, idioma, religión, opinión política o de cualquier otra índole, origen nacional o social, posición económica, nacimiento o cualquier otra condición, toda persona tiene todos los derechos y libertades que en ella se proclaman y que deben permitirle vivir, pensar, expresar, obrar, crear, contemplar, y forjar con los demás el común porvenir.

Un código moral que debe, por un lado, inspirar la conducta de todos en un mundo en plena transformación y, por otro, obligar a personas y a Estados pertenecientes a culturas sobremanera diversa, no puede preconizar ninguna creencia determinada, salvo la creencia en el derecho imprescriptible de toda persona a su propia libertad. Pero el ejercicio práctico de una libertad consciente de su dignidad y responsable frente a la dignidad de los demás exige que se cumplan determinadas condiciones. De ahí que la declaración enumere una serie de derechos concretos del ser humano.

Primeramente, es preciso que toda persona esté protegida contra las coacciones de la fuerza y que, al mismo tiempo, tenga cubiertas sus necesidades elementales. Por consiguiente, tiene derecho a un nivel de vida suficiente que asegure su salud y su bienestar y los de su familia. Tiene también derecho a beneficiarse del progreso general derivado del desarrollo científico y técnico y a contribuir por sí mismo a ese progreso. Pero el ejercicio práctico de una libertad consciente y responsable exige también que el ser humano haya podido adquirir, en la medida de sus capacidades, la formación cultural, los instrumentos intelectuales y los conocimientos necesarios para comprender el mundo que le rodea. Por consiguiente, tiene derecho a una educación que le permita alcanzar el pleno desarrollo de su personalidad y participar con su trabajo y con sus opciones en la vida política, económica, social y cultural de la comunidad a que per-

tenece y en las decisiones que determinan el porvenir de ésta.

Una declaración universal es al propio tiempo más débil y más fuerte que un texto jurídico nacional. Puntualiza y concreta lo que es exigible de todos los hombres y, de ese modo, some-

Por René MAHEU
Director general
de la U.N.E.S.C.O.

te virtualmente las prácticas de todas las autoridades del mundo al juicio de la opinión pública mundial. Además, al especificar los derechos, amplía las posibilidades de control por esa opinión y agrava los remordimientos de quienes la violan. Su eficacia depende de un grado muy amplio de la realidad y del vigor de la conciencia común que ha ido madurando lentamente en el curso de la historia humana y que es indispensable consolidar en el espíritu de todos suscitando en cada persona el sentimiento de la solidaridad que la une a la Humanidad entera.

En un universo en que vastas regiones siguen conociendo el

hambre y en que más de 700 millones de analfabetos carecen de toda posibilidad de acceso al mundo de las ideas por medio del lenguaje escrito, los preceptos de la declaración universal no son todavía para muchos más que promesas. Pero los inmensos medios de la ciencia y de la técnica hacen que hoy sea posible cumplir esas promesas. Miseria, hambre, ignorancia no constituyen ya fatalidades. Nos incumbe la tarea de vencerlas, especialmente mediante la universalización de la educación, de la ciencia y de la cultura condición fundamental del desarrollo de la sociedad y del pleno desenvolvimiento de la persona humana.

En esta esfera es donde la UNESCO aporta su contribución a la obra emprendida por las Naciones Unidas.

Incluso la parte de sus actividades que no tiene por finalidad explícita reforzar la observancia de los derechos humanos o aplicar determinados derechos tendientes a crear las condiciones materiales, intelectuales, morales y culturales indispensables para que los derechos pasen del plano de los principios al de la realidad vivida por todos los seres humanos.

Los rusos contra los "manageski"

(Viene de la página 1)

trar a Novotny y devolver a los checos las libertades democráticas fundamentales. Tanto es esto así, que en las sociedades industriales por lo menos, hay correlación entre la libertad dejada a las empresas y la de los individuos.

Esta verdad es la que la mayo-

ría de los dirigentes soviéticos no han aceptado. Pero si ellos ya no tienen las antiguas clases medias, su sistema de instrucción ha creado la necesidad de libertades. ¿No condenan su propia evolución económica negándose a ver sus consecuencias políticas?

El caso checoslovaco

- 1 -

Por Ildelfonso TORREGROSA

La inesperada ocupación militar decretada por Moscú ha puesto punto final a la evolución política iniciada en Checoslovaquia. Al menos, a la evolución tal como la querían los propios comunistas checoslovacos. Y decimos inesperada porque, después de los acuerdos de Cierna y de Bratislava, nada hacía pensar en la brutal intervención soviética y de sus vasallos del Pacto de Varsovia. Sin que ello hubiera sido legítimo, el hecho de fuerza no habría causado gran sorpresa, si hubiera tenido lugar durante las jornadas que preludiaron a dichos acuerdos. Pero lanzarse a la aventura cuando Moscú acababa de afirmar, por enésima vez, el principio de no ingerencia en los asuntos interiores de los países hermanos, es cosa difícil de explicarse.

Los rusos no podían ignorar que, incluso más aun que en 1956 en el caso de Hungría, su intervención militar provocaría la protesta indignada del mundo entero; los rusos no podían ignorar que asestaban un rudo golpe a la política internacional de coexistencia pacífica patrocinada por ellos mismos; los rusos no podían ignorar la situación difícilísima que creaban a los partidos comunistas en las naciones democráticas, máxime tras las advertencias inequívocas hechas por los

hombres representativos de la corriente democratizadora hicieron su aparición al frente del partido comunista, del Estado, del Parlamento y del Gobierno. Los nuevos dirigentes no desperdiciaron ocasión de proclamar su amistad al partido comunista ruso ni su fidelidad al Pacto de Varsovia. Y frente a aquellos de sus compatriotas que apremiaban para que el proceso de democratización se acelerase, Dubcek advirtió enérgicamente que el *presidium* del partido no se dejaría desbordar por nadie.

Las cosas se complicaron más tarde con la aparición del llamado *manifiesto de las dos mil palabras*, suscrito por relevantes personalidades del mundo de la política, de la ciencia, de las letras y del arte, entre las que figuraban bastantes miembros del partido comunista. Y decimos que la situación se complicó no porque dicho manifiesto fuera obra de elementos extremistas, puesto que no contenía reivindicaciones exageradas, sino porque ello habría de servir de pretexto a los rusos para desencadenar el conflicto que tendría su epílogo —epílogo no más que en apariencia, cual hemos visto— en los citados acuerdos de Cierna y de Bratislava.

De esto nos ocuparemos en el próximo artículo.

"SOCIÉTÉ DE CONSOMMATION"

par Victor Larock

Nous sommes entrés dans une ère de consommation accélérée et croissante. Certains disent : dans une ère abondante.

Il y a contestation. C'est tout le sujet d'un mouvement fougueux et violent, qui ne date pas d'hier et n'est pas près de s'arrêter, à moins d'une grande crise. Ses manifestations les plus récentes — les plus spectaculaires — sont parties d'Allemagne, avec le jeune Rudi Dutschke, disciple de l'Austro-Américain Herbert Marcuse. Elle ont pris en France l'ampleur que l'on sait. Dans de nombreux pays, elles ont gagné une grande partie de la jeunesse intellectuelle.

Ce n'est pas un phénomène superficiel ni passager. A la « lutte pour la vie » du siècle dernier a succédé la passivité du troupeau satisfait : ainsi parle Marcuse. La contestation est une réaction idéaliste et libertaire. Quels sont les griefs ?

Ils sont économiques, sociaux moraux.

Economiques d'abord. L'abondance serait réelle si elle se traduisait par plus de liberté. Elle est illusoire. Non seulement elle ne porte que sur l'approbation grégaire de biens matériels, mais même à ce niveau le troupeau est dupe. Les valeurs marchandes ne cessent de se détériorer et le pouvoir d'achat de décroître, tout en s'éparpillant. La production de masse devrait réduire les prix de vente mais elle les fait augmenter. C'est le contraire qui a lieu. Partout le coût de la vie augmente. Si les salaires suivent, c'est avec retard, et de toute façon la monnaie se dégrade.

Qu'est-ce que « l'américanisa-

tion », synonyme de poussée massive à la consommation ? Ce n'est pas une socialisation de la productivité, mais des produits. Elle rapporte beaucoup plus au producteur qu'à l'utilisateur. Aux Etats-Unis, voici que les coûts de production ne représentent plus que 40 p. c. de la dépense globale. La plus grosse part du reste va aux services de distribution, en particulier à la publicité, qui fausse la concurrence à l'avantage des monopoles.

Quant à la liberté économique, qui est assez aveugle pour l'identifier à la possession d'une voiture, des électroménagers, des gadgets de toute sorte, aux congés payés ?

Griefs sociaux ensuite. Les accroissements de consommation dépriment les revenus et faibles ou modestes. Entre ceux-ci et les catégories supérieures, le fossé se creuse.

Pour la masse, consommer plus ne signifie pas mieux vivre, si le résultat est de déclarer le genre de vie par rapport au niveau de vie. Autrement dit, si un courant artificiellement créé et pratiquement irrésistible entraîne aux consommations de faux luxe.

La production fortement concentrée a un impact insoutenable pour les petites entreprises. Quand elle les oblige à fermer leurs portes, elle crée du chômage.

De même, l'assainissement des « super-marchés » affecte de nombreux détaillants.

Griefs moraux, enfin. La société de consommation, c'est le triomphe du néo-capitalisme et la destitution des valeurs de choix. Elle réduit le travail à une capacité d'achat et le loisir à une occasion de dépenses. Salariés et appointés, manuels et intellectuels, main-d'œuvre et cadres, elle répand chez tous une mentalité de clientèle assujettie, conditionnée, d'« obsédés du standing ».

Tels sont les griefs. Qu'y a-t-il d'exact dans tout cela ? Pour faire bref, numérotons les remarques.

1). Les griefs moraux, laissons-les. Non pas qu'ils soient négligeables : ce sont les plus fondés.

Mais notre opinion publique a peu de goût pour cette espèce de préoccupation. Sauf exception, elle est imperméable au courant d'idées — au « torrent d'idées », selon le professeur Kastler, prix Nobel — qui a déferlé sur la France, à partir de l'université.

L'anarchie, d'ailleurs, est irréaliste : elle risque toujours de consolider l'ordre établi en faisant une question de force.

2). Concentration bancaire et industrielle, extension de la publicité, hausse des prix, érosion monétaire, chômage structurel : évidemment, les sujets de critique ne manquent pas. La tendance cependant, semble bien irréversible, Sauvay a montré que tout progrès peut avoir des effets récessifs. L'automation supprime des emplois.

Mais il est vain de tout contester, et il ne sert à rien de simplifier à l'extrême.

Il n'est pas niable que la production de masse répand du confort à plus bas prix. Il est faux de dire que les super-marchés tuent le petit commerce. (Il faudrait, en tout cas, se prononcer sur statistiques.)

Il est vrai que la « société de consommation », pour un grand nombre, c'est la priorité du superflu sur le nécessaire, et que beaucoup souffrent parce qu'ils sacrifient le second au premier. Mais quoi, que chacun résiste !

3). En termes concrets, dans un

(Pasa a la sexta página.)